

# LE SÉGALA CENTRAL

A

4 1 4 6

HENRI ENJALBERT

A TRAVERS LE  
SÉGALA

MEDIATHEQUE VILLE DE RODEZ



3 1200 00066411 9

EDITIONS DE  
L'ACITE  
RODEZ

**HENRI ENJALBERT**

Professeur agrégé d'Histoire et de Géographie

# A TRAVERS LE SÉGALA

Notes de géographie historique



Dessins de Jean FERRIEU

---

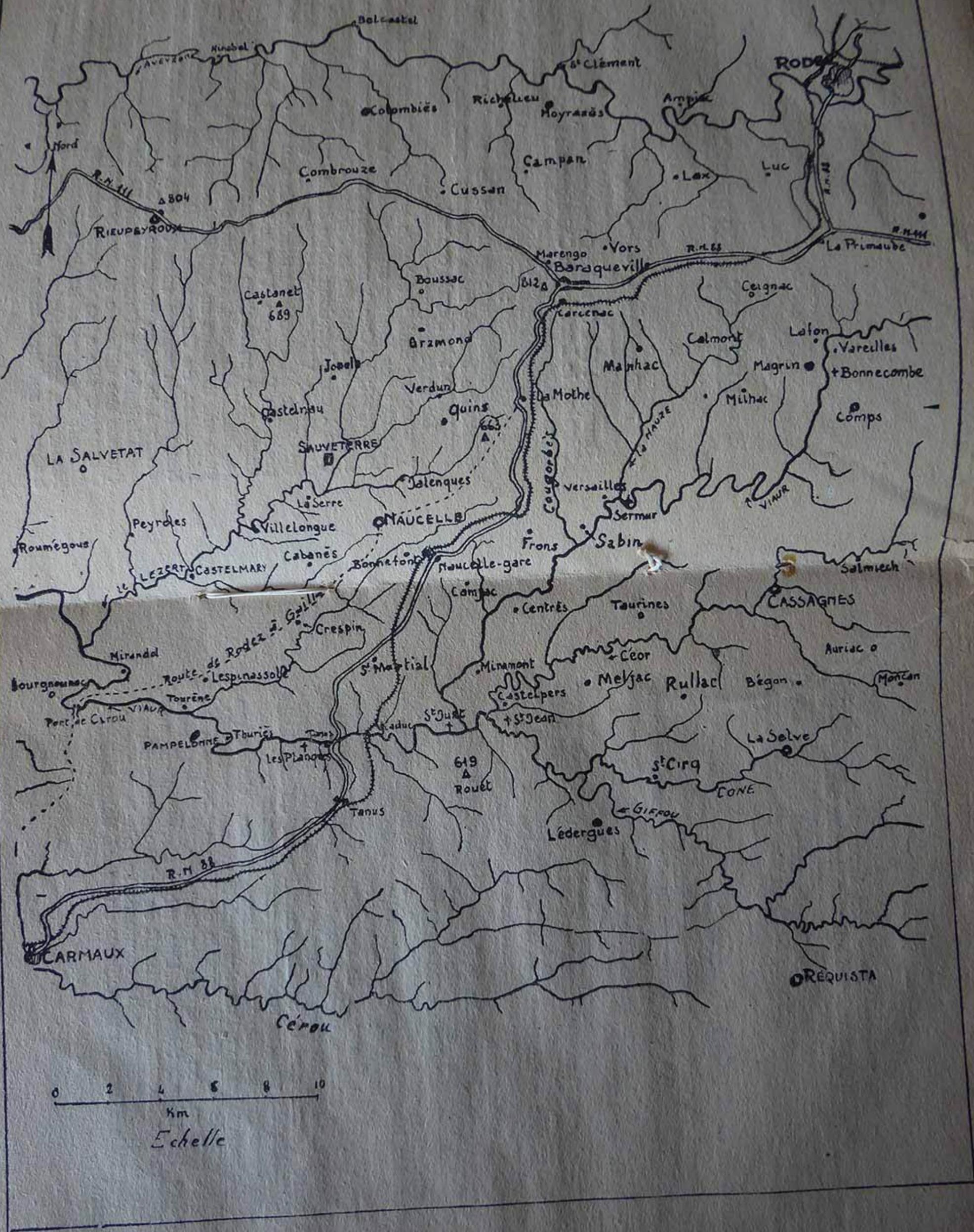
ÉDITIONS DE LA CITÉ - RODEZ  
4, boulevard d'Estourmel

## LES PAYSAGES DU SEGALA CENTRAL

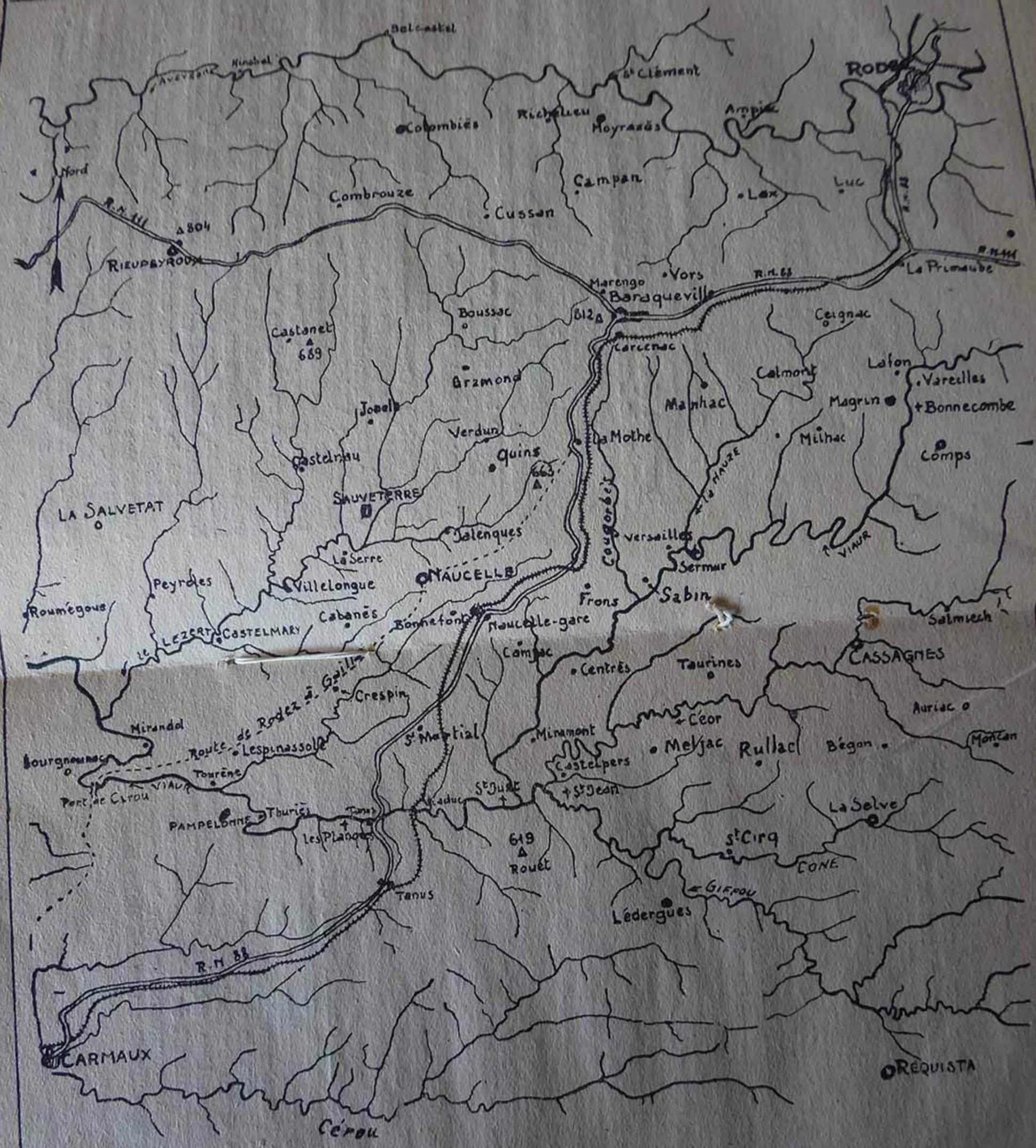
Le Rouergue a eu de nombreux historiens et, tout récemment encore, A. Albenque (*Les Rutènes*, 1948) et L. Bousquet (*La Cathédrale pré-gothique de Rodez* 1949). « *Les Ségalas, le Levézou, la Châtaigneraie* » ont eu leur géographe: André Meynier, qui a remarquablement décrit les paysages, analysé le relief et retracé l'évolution économique de notre région (Aurillac : 1931). Je voudrais, dans les notes qui suivent, esquisser une synthèse de géographie régionale et d'histoire locale, mais seulement pour une petite partie du Rouergue : le Ségala central.

Le pays qui nous occupe ne dépasse pas, au Nord, l'Aveyron; au Sud, il déborde à peine le Viaur; vers l'Est, nous fixerons ses limites au pied des hauteurs qui montent vers le Lagast; à l'Ouest, nous nous arrêterons sur les croupes qui séparent le Jaoul de la Sérène. C'est dire que nous renonçons à englober dans notre étude les régions proches de Rodez et de Villefranche. Elles sont d'autant mieux connues que leur histoire les rattache de plus près aux deux métropoles du Rouergue. Vers le Sud, quand on dépasse les Farguettes, on entre dans le Carmausin, pays minier, qui est déjà dans l'Albigeois. Au Nord de l'Aveyron, les confins du Ségala ont toujours eu leur destin associé à celui du Vallon de Marcillac, du Causse de Montbazens ou du Bassin houiller. Nous les laisserons aussi de côté, et nous bornerons notre étude à la région moyenne du Ségala.

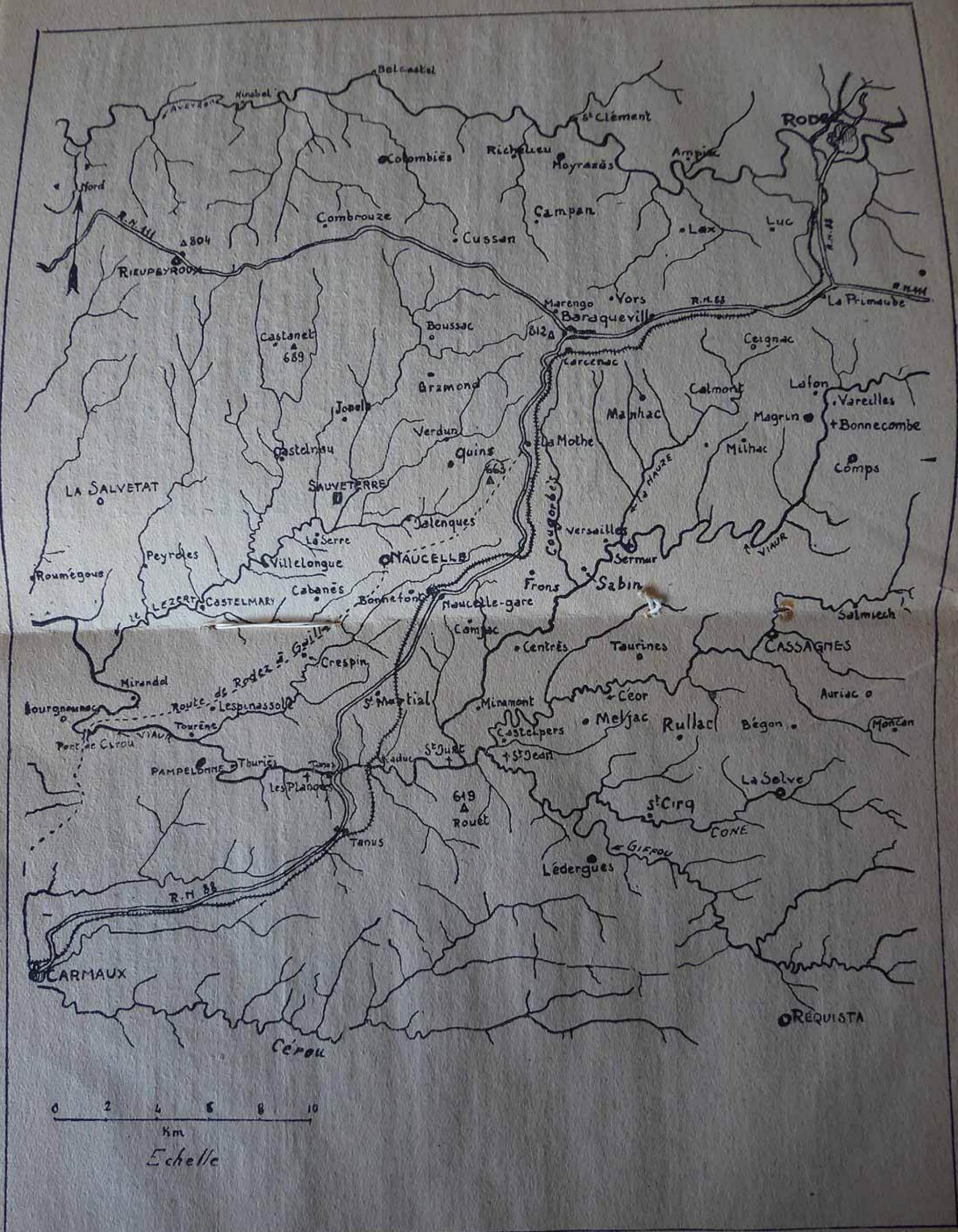
Eloignée des Causses et de l'Albigeois, soustraite à l'influence des villes de contact que sont Rodez, Villefranche et Carmaux, elle a eu de tout temps sa personnalité propre. Autrefois, pauvre et isolée, aujourd'hui, riche et ouverte sur l'extérieur, notre région groupe des paysages que beaucoup trouvent austères, mais qui ne sont pas sans grandeur. Le



# LE SÉGALA CENTRAL



# LE SÉGALA CENTRAL



# LE SÉGALA CENTRAL

dur travail des hommes les a peu à peu transformés : la marque qu'il impose aujourd'hui aux terroirs est à peu près la même dans toute la région. Les champs et les villages disent mieux la forte unité du Ségala central que son relief qui oppose le Haut Ségala du Nord au pays plus bas de Nauccelle, au Sud.

### **Belvédères et points d'observation.**

Quand on veut embrasser d'un seul coup d'œil l'ensemble du pays on n'a que l'embarras du choix, parmi les nombreux observatoires qui s'offrent au touriste. On peut monter d'abord à la Chapelle de Rieupeyroux (804 m.) ou à la Garde de Baraqueville (812 m.) Le paysage que l'on découvre de ces hauts sommets est peut-être trop vaste. On porte trop volontiers le regard jusqu'au Cantal et jusqu'aux Pyrénées. A nos pieds, les lourdes croupes qui forment la « dorsale du Ségala » tiennent trop de place. On en oublie les plateaux qui s'étagent en contre-bas et les vallées profondes qui s'y encaissent.

Vers le Sud, les puechs de Rouet (619 m.) ou de Flauzins (618 m.) constituent aussi d'admirables belvédères. Quand on y grimpe, on domine de 150 ou 200 m. les plateaux du Ségala central et on a l'impression de se trouver presque au niveau des hauteurs de Baraqueville ou de Rieupeyroux. Mais on est ici tenté de donner une trop grande importance aux gorges du Viaur et de ses affluents qui s'ouvrent à plus de 300 m. au dessous du spectateur. La vision obsédante de ces ravins, pittoresques mais vides d'habitants, pourrait faire penser que le Ségala central n'est qu'un dédale impénétrable de vallées rocheuses aux versants incultes.

Les paysages se composent mieux si l'on choisit son point d'observation sur l'un des replats avancés qui se détachent, vers le Sud, de la dorsale du Ségala : le puech de Lamothe (665 m.) ou le signal de Castanet (689 m.) sont peut-être les mieux dégagés. Une table d'orientation, que l'on pourrait y dresser, permettrait de faire un tour d'horizon rapide et de comprendre comment se fait le raccordement des trois éléments principaux du relief, dans le Ségala central.

### **La « dorsale » du Ségala.**

Au Nord, le Haut Ségala est formé de lourdes croupes qui moutonnent autour de Baraqueville d'une part, et de Rieupeyroux d'autre part. L'air y est vif, les hivers neigeux, les étés frais. Dans chaque vallon les eaux abondent, qu'il faut drainer pour assainir les prés. C'est « le Ségala plein de fontaines » cher à Fabié. Les ruisseaux y ont leurs sources, nourries par les eaux emmagasinées dans le gneiss pourri qui s'est transformé en sable (lou cran). Sur les croupes, il est rare que la roche affleure, mais elle n'est couverte que d'une mince couche de terre noire. Léger, acide, facile à travailler, ce sol n'est pas très fertile. Autrefois, le pays était couvert de landes; c'est aujourd'hui le premier centre de production de pommes de terre de toute la France méridionale.

Les routes empruntent volontiers les lignes de faite de la « dorsale ». La Nationale 111 y a pris la place de l'ancienne piste que suivaient les troupeaux du Bas-Quercy transhumant au « pays des montagnes » (le Levézou). Les vieux villages, Vors, Cussan, Fénéyrols, Combrouze, Membres, s'étaient nichés un peu en contre-bas de la crête, à l'abri des bises froides de l'hiver. Aujourd'hui, les constructions modernes sont fièrement plantées sur la route : celles de la Baraque de Combrouze dominent les larges ensellements qui s'ouvrent entre les hauteurs de Baraqueville et celles de Rieupeyroux.

### **Les plateaux du Bas-Ségala**

Au Sud, l'articulation des plateaux qui forment le Bas-Ségala vient se faire entre les croupes de la « dorsale ». Des cuvettes évasées prennent naissance dans les ensellements qui séparent les hauts massifs. En s'élargissant vers le Sud, elles deviennent de véritables bassins que les ravins découpent en plateaux allongés. Le Viaur relie tous les bassins successifs du Bas-Ségala : à l'Est, celui de la Nauze et du Viaur de Sainte-Juliette; plus au Sud, ceux du Céor et du Giffou inférieurs; au centre, le grand bassin du Lézert; à l'Ouest, celui, plus étroit, du Jaoul; au Sud-Ouest enfin, la zone basse de Pampelonne et de Bourgnounac. L'altitude de ces bassins décroît régulièrement du Nord et de l'Est (600

m.) vers le Sud et l'Ouest (400 m.). Que l'on supprime par la pensée les ravins — ce « relief en creux », qui ne se voit plus lorsqu'on est au milieu des plateaux — et la topographie d'un bassin paraîtra s'établir au niveau de la surface horizontale des plateaux. Tout le pays plat est aujourd'hui mis en cultures et couvert d'exploitations agricoles. Une vue rasante, prise entre Castanet et Pradinas, vers Naucelle-gare, ne montrerait que des champs et des villages : une sorte de Beauce en trompe-l'œil, que l'on ne pourrait parcourir qu'en plongeant sept fois au fond des ravins.

Au-dessus des plateaux se dressent, vers le Sud, des montagnes isolées, puechs solitaires qui se hérissent parfois de rochers de quartz aux formes abruptes. Tous ces puechs sont proches du Viaur : à l'Ouest, ceux de Flauzins et de Jouqueviel; à l'Est, ceux de Fournials, de Moularès et de Rouet. Les deux plus petits, ceux de Miramont et de Lespignassolle, sont aussi les plus rocheux, véritables récifs au-dessus des plateaux. De petits ravins, courts mais profonds, prennent naissance sur les versants des puechs. Ils se raccordent au Viaur par des gorges comme les grandes vallées qui dissèquent les plateaux.

### Les ravins du Viaur et de l'Aveyron

Les vallées encaissées — troisième élément du relief — se localisent dans le Bas-Ségala. Les hauteurs de la « dorsale » n'ont que des têtes de vallon beaucoup moins profondes. Chaque bassin comporte une hiérarchie de ruisseaux dont les confluences ont créé de véritables nœuds de ravins. Les plus remarquables de ces carrefours de gorges s'établissent autour de Sermur, de Castelpers, de Villelongue, du Port de la Besse et de Roumégoux. A leur approche, les plateaux cultivés disparaissent pour faire place à un monde inhospitalier de rochers et de pentes boisées. C'est une des caractéristiques essentielles du relief, dans le Bas-Ségala, que cette opposition entre les secteurs où dominent les ravins (Saint-Just) et ceux où les plateaux l'emportent (Naucelle-gare)

Au Nord de la « dorsale », l'Aveyron, qui vient des Causses, ne mord tout d'abord que sur la lisière du Ségala, de Rodez à Abbas; puis elle s'y enfonce délibérément jus-

qu'à Villefranche. Les hauteurs qui se détachent de la « dorsale » en avancées puissantes viennent dominer la rivière de 500 mètres à Moyrazès (730 m.) et au Bouyssou (659 m.) Les affluents, appelés Maresques, sont courts et les plateaux étroits. Les ravins y ouvrent des brèches profondes; les plus sauvages, à La Serre-Lissos, s'enfoncent jusqu'au cœur de la « dorsale ».

### Beautés naturelles et ruines héroïques

Toutes les vallées ne sont pas en gorge. Aussi bien le long des deux rivières principales, Viaur et Aveyron, que sur les ruisseaux plus modestes, de petits bassins succèdent aux étroits. Ces derniers n'offrent que des versants de rochers où s'accrochent les broussailles et les bois. Les petits bassins constituent des oasis de prairies et de cultures au milieu des gorges. Les méandres de la rivière y multiplient les expositions. La vigne y prospérait autrefois. Des villages s'y étaient installés : Prévinquières, Ampiac sur l'Aveyron, Saint-Just sur le Viaur. Aujourd'hui les hommes abandonnent ces vallées où la culture est trop pénible : sur le Lézert, Castelmarty et Villelongue sont déserts.

Le tourisme a découvert, dans nos vallées, quelques uns des centres d'attraction les plus attachants du Ségala : le Viaduc du Viaur, Castelnau de Peyralès, Belcastel, Roumégoux. Beaucoup sont encore ignorés : les méandres du Céor constituent au pied du Roc de Miramont le plus bel ensemble de crêtes fantastiques et de vertes prairies que contienne notre région.

L'accès des vallées n'est pas toujours facile; les routes ont de tout temps fui les gorges. Au Moyen-Age cependant les hommes recherchaient la sécurité et l'isolement dans les ravins les plus abrupts. Nous devons à leurs travaux quelques unes des plus belles ruines de la région. Peyroles ou Sermur évoquent pour nous un âge héroïque. Il passe encore un souffle d'épopée dans leurs pierres médiévales.

## LES ORIGINES OBSCURES DU PEUPEMENT

L'histoire du Ségala nous conduit tantôt vers les vallées et tantôt sur les plateaux. En allant des unes aux autres il nous sera possible, dans bien des cas, de préciser les données fournies par les documents d'archives.

Deux périodes ont eu dans le Ségala central une importance décisive : la première, au XII<sup>m</sup> et au XIII<sup>m</sup> siècle, a vu s'épanouir la civilisation rurale et urbaine de la France. Dans notre région apparaissent alors les bourgs qui sont aujourd'hui nos chefs-lieux de canton; les villages grandissent; la population s'accroît : en 1340 elle était plus nombreuse que de nos jours.

La seconde période remarquable commence vers 1890. Brusquement éclata la révolution agricole du Ségala : les landes disparurent, la production du sol décupla, la répartition des habitants fut très sensiblement modifiée, la physiologie sociale du pays se transforma profondément.

Les fondements de notre histoire locale ont été renouvelés au cours de ces deux périodes. Fort heureusement, elles nous ont laissé beaucoup de documents. Leur étude nous permettra de mieux comprendre ce qui fait l'originalité du Ségala central : c'est un pays neuf où les hommes ont fait, sur place, la colonisation d'un très vieux pays.

### Les mystères de la préhistoire.

La préhistoire du Ségala est encore peu connue. On n'a pas eu la chance de faire dans la région des trouvailles sensationnelles. L'idée s'est même répandue qu'il n'y avait rien à découvrir dans cette partie du Rouergue. Une réaction se dessine contre cet abandon et les chercheurs sont à pied d'œuvre; ils apprennent à perfectionner leurs méthodes

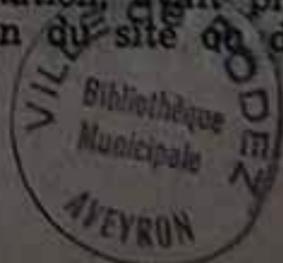
d'investigation. Les quartzs taillés ne sont pas aussi faciles à repérer et à classer que les silex; les ateliers de taille sont très dispersés; il faut savoir attendre les résultats des recherches en cours pour juger de l'importance de notre préhistoire locale.

### L'héritage de l'Antiquité.

Même situation pour l'archéologie gallo-romaine. Après une première prospection rapide, les amateurs de belles pièces se sont découragés. Le travail méthodique des fouilles scientifiques reste encore à faire. Il sera certainement fructueux si les chercheurs sont persuadés que toutes les découvertes, même les plus banales, ont leur intérêt pour l'histoire locale.

Au total, nous n'avons pas grand chose, à l'heure actuelle, pour tout ce qui est antérieur à l'époque féodale. Le passage de l'Antiquité au Moyen-Age se fait dans le Ségala plus obscurément encore que partout ailleurs. C'est cependant l'époque où s'est fixée la toponymie ancienne. Faute de mieux, elle peut nous servir de guide pour aborder le problème des origines du peuplement.

Il nous reste un très grand nombre de noms en *ac*. L'étude en a été faite récemment par A. Albenque pour l'ensemble du Rouergue (Les Rutènes, 1948). De l'avis des spécialistes, les noms en *ac* désignent les anciens grands domaines ruraux du IV<sup>m</sup> et du VI<sup>m</sup> siècle par les noms de leurs propriétaires : Camjac, Milhac, Boussac, etc. Les noms en *an*, Cussan, Salan, ou en *in*, Sabin, Crespin, pourraient être considérés, dans bien des cas, comme l'équivalent des noms en *ac*. De même les diminutifs : Milhaguet, Castanet. Un grand nombre de lieux habités, très anciens, peuvent être ainsi reportés sur une carte. Elle nous montre que très souvent les centres pastoraux et agricoles de l'antiquité gallo-romaine se trouvaient au carrefour des pistes qui couraient sur les lignes de faite des plateaux; parfois aussi sur de courts embranchements qui atteignaient une position bien en vue, sur un feston du plateau, à côté d'une large tête de vallon. Le fondateur du domaine, celui qui avait fixé l'emplacement du siège d'exploitation, avait presque toujours arrêté son choix, en fonction du site et des facilités de



communication. Les vieux chemins nous aident parfois à retrouver la justification des emplacements de lieux-dits en *ac* : Rancillac, Camjac. Momeyrac (près de Naucelle) sont aujourd'hui à l'écart par rapport au réseau routier; ils étaient autrefois sur les chemins fréquentés de la région.

Bien des sites de localités en *ac* ou en *an* correspondent à d'admirables positions topographiques, d'où l'on peut commander tout le pays environnant : Fénassac, Boussac, Carcenac, Salan sont de ce type. Ils témoignent de l'art du fondateur et de son sens très sûr de la disposition d'ensemble des terroirs du Ségala. Parfois, une grande ferme s'est perpétuée sur l'emplacement choisi : Rancillac, Balviac (le Cluzel), Camjac, Veyrac. Plus souvent, c'est tout un village qui a grandi autour de l'ancien centre d'exploitation domaniale: Ceignac, Manhac, Boussac, Meljac. Il n'y a pas lieu de s'en étonner : le terroir pastoral d'un grand domaine pouvait, une fois mis en culture, nourrir un village. Deux remarques peuvent être faites sur la carte des noms en *ac* (et noms assimilés) du Ségala central. Tout d'abord, on n'en trouve presque pas dans les vallées (sauf Ampiac); en second lieu, ils se font plus rares quand on va vers les hautes terres de Rieupeyroux et vers celles du Lagast; autour de Baraqueville au contraire il y en a beaucoup. Un axe de forte densité traverse tout le Ségala, de Rodez à Gaillac.

### Les grands domaines gallo-romains

Peut-on tirer de ces remarques quelques conclusions ? Avec bien des réserves, on peut retenir celles-ci. Les hauteurs de Baraqueville n'étaient guère favorables à l'agriculture telle qu'on pouvait la pratiquer autrefois ; l'exploitation gallo-romaine du sol devait être surtout pastorale dans le Ségala. Pour un élevage extensif, Carcenac et Volpillac valaient Tauriac ou Camjac. De même, il n'était pas très intéressant pour des éleveurs de s'établir au fond des vallées et des gorges. Elles devaient être boisées et il y était moins facile de surveiller les troupeaux de porcs, de moutons ou de bœufs que sur le plateau.

La répartition des sièges d'exploitation montre qu'il s'agissait de grands domaines. Si deux noms en *ac* sont rapprochés, on peut voir que les terroirs qu'ils commandent

divergent et que les deux domaines étaient simplement adossés : tels Rayssac, Saleyrac et Balviac ou Momeyrac, Camjac, et Rancillac.

Enfin, la densité plus grande des noms en *ac* sur l'axe Rodez - Gaillac correspond sans doute à une colonisation orientée en fonction d'une grande voie de communication dont l'importance sera toujours confirmée par la suite.

On ne serait sans doute pas très éloigné de la vérité en se représentant le Ségala gallo-romain comme un pays exploité seulement par de grands propriétaires surtout éleveurs. Assez nombreux vers Baraqueville et Naucelle ils étaient plus clairsemés vers Rieupeyroux et le Lagast.

### Chapelles mérovingiennes.

L'époque mérovingienne ne changea sans doute pas grand chose au système des grands domaines gallo-romains. Elle y ajouta seulement l'apport d'un christianisme qui jusque là était resté surtout urbain. Peu à peu, la foi et le culte se répandirent dans les campagnes, chez les derniers païens (*paganus* — paysan). Chaque grand domaine eut sa chapelle qui deviendra le centre religieux de la paroisse. Très souvent domaine et paroisse furent confondus. Mais parfois le grand propriétaire préféra placer sa chapelle sur un tertre plus élevé que le site de sa villa. Telle est probablement l'origine de Cabanès, près de Rouffiac, de Quins près de Coumiac, de Moyrazès, près de Prinhac. Parfois aussi deux ou trois domaines voisins n'eurent qu'une seule chapelle : ce fut peut-être le cas de Vors entre Millac, Rayssac et Saleyrac.

### Peyralès et Bégonhès

A l'époque carolingienne, le gouvernement impérial essaya de doter les provinces d'une administration centralisée : le Comté de Rouergue prit la place, ou à peu près, de la cité des Rutènes. La capitale du Comté, Rodez, était en même temps le siège de l'Evêché. Le Comté était divisé en un certain nombre de vicairies confiées aux délégués du comte. En fait les vicaires, ou ministres, ne semblent pas avoir beaucoup travaillé à soutenir le pouvoir du comte.

Possesseurs de grands domaines, qui leur appartenaient en propre, ils ne s'attachèrent pas à faire de leur vicairie une véritable circonscription administrative. Leur autorité sur les autres grands propriétaires fut sans doute plus théorique que réelle. Elle fut en tout cas éphémère et il ne reste, le plus souvent, qu'un nom pour rappeler le souvenir des vicairies carolingiennes.

Dans le Ségala, nous en avons deux : le *Bégonhès*, qui occupe la région du Céor, du Giffou et du Viaur moyen; il prit le nom de son vicaire : Bégon; le *Peyralès*, dont le nom se retrouve au château de Peyroles, sur le Liort; il devait s'étendre sur les plateaux du Lézert, du Liort et du Jaoul. *Bégonhès* et *Peyralès* ne sont plus aujourd'hui que de vagues dénominations locales. Nous ne savons pas quelles étaient leurs limites, encore moins ce qu'a pu être l'administration vicariale. Dès le XI<sup>m</sup> siècle les vicairies ne comptent plus et les seigneuries sont passées au premier plan de la vie locale.

### La féodalité

La féodalité s'est organisée rapidement après l'échec des tentatives carolingiennes d'administration centralisée. Le nouveau système politique a pour base les grandes propriétés rurales. Chacune d'elles devient le centre d'une communauté autonome sous la tutelle du seigneur. En même temps l'économie du domaine se transforme. Au lieu de continuer à diriger effectivement l'exploitation de tout le domaine, le grand propriétaire a confié la mise en valeur de parcelles importantes à des tenanciers qui sont allés s'établir dans des *mas* isolés. Les « manses » ou mas qui ont été ainsi constitués forment aujourd'hui les hameaux du Ségala.

### Les mas

Chacun d'eux occupe d'ordinaire un site de terroir préparé par la nature : un feston du plateau entre deux ravins qui descendent vers la vallée. Très souvent l'habitation du mas, unique au début, fut construite à une tête de vallon. Il y avait là toute facilité pour aménager quelques prés,

pour trouver de l'eau et défricher quelques petits champs. Plus loin, s'étendaient les terrains de parcours du bétail, landes et bois, qui couvraient alors de très grandes surfaces. Les textes, dans les donations faites à Bonnacombe ou à la Selve, nous permettent de retrouver un grand nombre de ces mas. Quelques-uns n'ont pas changé depuis le XII<sup>m</sup> siècle, avec leurs limites bien définies et leur ferme unique. Plus souvent, les mas ont été partagés. Prix a donné Prisot, Paulet, Pauletou et Griffueil, Griffueillet. Près de Naucelle, le Mas bas, le Mas miech, le Mas naout, s'échelonnent sur un versant : division tripartite d'un mas primitif. Lorsque les exploitants sont restés groupés, le mas est devenu hameau par fractionnement répété de l'habitation primitive.

Les noms de ces mas sont simples : le Mas Raynal, le Mas Ricard, le Mas del Sol; ou encore le Garric, le Fraysse, le Fayet, le Vergne, le Griffoul; souvent ils ont pris un nom commun : La Roque, la Souque, le Bosc, la Burguière. Les noms de personne avec finale en *ie* comme la Rouyrie, la Raffinie, la Bégonie, la Palmerie, peuvent aussi désigner des manses; certains ont voulu voir dans ces toponymes en *ie* d'anciens alleux, c'est-à-dire des terres indépendantes des seigneuries voisines. C'est peu probable, du moins pour un grand nombre d'entre eux.

La création des manses constitue une véritable révolution dans la structure agraire du Moyen-Age. A l'ancienne répartition du sol entre de grands domaines aux noms en *ac*, *an* et *in* se substitue, à l'époque féodale, une nouvelle division du sol où les mas jouent un rôle de premier plan. Avec eux, une nouvelle série de noms de lieux habités s'inscrit d'une façon durable sur la carte. On peut affirmer que la naissance des mas a été l'évènement le plus important de l'époque féodale dans notre région. Leur multiplication a changé l'aspect des plateaux du Ségala. Presque tout le semis actuel du peuplement rural était en germe dans la division des grands domaines en mas dispersés. L'implantation des villas (fermes) gallo-romaines correspondait à une occupation très lâche du sol. Chacune d'elles tenait tout le pays compris entre deux vallées. Il est probable que les surfaces cultivées étaient alors très limitées, les terrains de parcours du bétail immenses. Avec les mas, la densité de l'habitat s'accroît, les centres de culture se multiplient, une mise en valeur beaucoup plus poussée devient possible.

### Les châteaux

Le centre du domaine carolingien aurait pu rester le siège de la seigneurie. Les châteaux-forts se seraient élevés sur les plateaux et auraient porté des noms en *ac*. Or, il est remarquable que les seigneuries importantes, celles qui ont prospéré et dont les noms sont restés, celles dont les châteaux-forts nous sont connus par leur ruines, n'ont pas leur



*Roumégoux.*

centre sur le plateau mais dans les vallées. La toponymie en est nouvelle. Les noms ont d'ailleurs grande allure : Belcastel et Mirabel sur l'Aveyron, Landorre et Miramont sur le Viaur moyen; Villelongue et Castelmary sur le Lézert, Castelnau sur le Lieux, Peyroles sur le Liort, Roumégoux, sur le Jaoul, Mirandol, Tourène, Thuriès, Tanus sur le Viaur inférieur, Castelpers sur le Giffou, Calmont sur la Nauze, Verdun et Jalenques sur les affluents du Lézert. Pour des raisons de sécurité, les seigneurs ont abandonné l'ancienne résidence domaniale sur le plateau et sont descendus dans les vallées, à la recherche de sites faciles à défendre. Il est probable que, de Milhac, le seigneur est allé s'installer sur la crête chauve de Calmont, celui d'Albagnac a choisi Castelnau, celui de Bourgnougnac, Mirandol. De l'ancien lieu dit « la Ville » le seigneur de Rouffiac a gagné Villelongue dont le site grandiose constitue une position imprenable sur un méandre du Lézert. Une partie de la population des plateaux a suivi ses maîtres dans les vallées. Elle en a défriché les versants, après avoir tracé les chemins de desserte et travaillé à l'édification du château-fort. C'est toute une révolution du peuplement qui résulte de cette migration vers les sites de défense. Les conséquences n'en sont pas encore épuisées, malgré l'abandon récent des vallées.

### Paroisses et villages

A côté de la forteresse féodale, une chapelle avait été édiflée. Ainsi naquirent de nouvelles paroisses : Calmont, à côté de Milhac; Villelongue, au-dessous de Cabanès; Verdun, près de Quins. La répartition des centres paroissiaux de l'époque moderne fut dès lors à peu près complète (1150).

En même temps, les villages du Ségala avaient acquis, ou peu s'en faut, leur importance actuelle. Chaque fois que le seigneur fut puissant, à Calmont ou à Jalenques, chaque fois que le terroir d'un mas nouvellement créé fut de dimensions respectables, à la Vergne ou à la Placade par exemple, la population se groupa autour de ces centres privilégiés et un village prit forme, puis grandit. Cependant les principaux villages se développèrent au siège même de l'ancien domaine gallo-romain. Ils ont hérité de son nom et de la partie centrale de son terroir. Ainsi la hiérarchie des

Celle des Planques, admirable monument de l'époque romane, a pu être sauvée, in extrémis, par l'archevêque d'Albi.

Quelques uns des anciens prieurés du Ségala n'eurent qu'un éclat passager : tel fut sans doute le cas de St-Clément sur l'Aveyron, au-dessous de Moyrazès; sans doute aussi celui de Saint-Jean de Castelpers sur le Giffou et de Saint-Cirq sur le ruisseau de Cône.

### La fondation de Rieupeyroux

Une création monastique tout à fait comparable, mais dans un site entièrement différent, était destinée par contre à un brillant avenir : c'est Rieupeyroux, fondation de Saint-Martial de Limoges, prieuré établi, non pas dans un ravin, mais sur les hauteurs du Ségala central, dans une région alors complètement déserte. C'était un défi aux conditions géographiques de l'époque que de vouloir faire prospérer une colonie monastique au milieu des landes, battues par les vents, de la « dorsale du Ségala » (804 m. d'altitude). Il fallut toute la puissance de Saint-Martial de Limoges pour faire vivre Rieupeyroux. Ainsi naquit le plus vieux bourg du Ségala, dans un site identique à celui où devait pousser, 800 ans plus tard, le plus jeune de tous : Baraqueville. Le rapprochement a son intérêt. Encore faut-il dire que Rieupeyroux n'a pas de voie ferrée et que cette ville n'avait chance d'apparaître et de croître que 20 ans seulement après Baraqueville. Si l'abbaye limousine n'avait préparé les voies et accroché au pied de la colline, qui porte la chapelle Saint-Jean, un petit bourg destiné à végéter pendant huit siècles, Rieupeyroux, centre actif de la révolution agricole du Ségala, n'aurait peut-être pas plus de 30 à 40 années d'existence.

### Bonnecombe

Plus immédiate et plus profonde devait être l'œuvre des Cisterciens. Le prestige de Saint-Bernard fit des moines de Cîteaux les organisateurs de la vie rurale et urbaine dans le Ségala. Ils y vinrent assez tard. Le Causse de Villefranche les avait vus arriver à Loc-Dieu en 1134, à Beaulieu en 1140; le Sud-Est du Rouergue leur donna Sylvanès en 1132 et Nonenque en 1146; le Nord leur offrit Bonneval en

1147. C'est seulement en 1163 qu'ils viennent fonder une abbaye au mas de Vareilles sur les plateaux qui dominent le Viaur. Quatre ans plus tard (3 Janvier 1167) avait lieu l'inauguration de Bonnecombe.

L'événement est d'importance. Déjà l'abbaye de Bonneval avait obtenu en 1160 d'importantes donations qui lui permirent d'établir une grange à la Serre, près de Villelongue et de s'assurer des droits de pacage considérables, à l'ouest d'une ligne passant par Gramond, Verdun, la Mothe, Frons, le Viaur et le Pont de Cirou, dans tout le Peyralès. Loc-Dieu eut à son tour une grange à Colombiès. Mais ces deux abbayes étaient trop éloignées du Ségala : la Serre et Colombiès n'étaient pour elles que des colonies d'un intérêt limité. La fondation de Bonnecombe fut au contraire essentiellement ségaline.

A l'appel de l'évêque de Rodez, Hugues, et du Comte de Rouergue, Raymond V (qui était aussi Comte de Toulouse), Gausbert, abbé de Candeil (Tarn), vint créer une filiale dans le Ségala. La donation initiale, le mas de Vareilles, fut faite à Gausbert par Arnaud de Taurines. Les seigneurs du voisinage, ceux de Castelpers, de Panat, de Calmont, de Castelmary, leurs vassaux, des alleutiers voisins de Vareilles, multiplièrent les donations. Forts de leur expérience, les Cisterciens organisèrent rapidement leurs biens et devinrent en quelques années la plus grande puissance territoriale du Ségala central.

Dans les bois qui dépendent de Vareilles, Gausbert de Candeil choisit le site de la nouvelle abbaye. Les moines cisterciens y trouvèrent un cadre conforme à leurs vœux : une petite conque de verdure au milieu des rochers qui, en amont et en aval, ferment les gorges du Viaur. Ils défrichèrent la forêt autour de l'abbaye, aménagèrent des jardins, irriguèrent des prés. Mais il serait parfaitement injuste de limiter leur rôle à ces défrichements sans importance économique. Encore n'est-il pas sûr que le site choisi pour édifier Bonnecombe ne fut pas déjà cultivé autour du moulin de Laval et du mas Brengayrenc. Dans le Ségala, les Cisterciens défricheurs, c'est peut-être une légende; par contre, les Cisterciens, créateurs de grandes fermes modèles à 4 paires de bœufs et fondateurs de bourgs, c'est, à n'en pas douter, une réalité.

### L'œuvre des Cisterciens

Parmi les mas qui leur furent concédés, les abbés de Bonnecombe en choisirent quelques uns pour édifier leurs granges. Regroupant les terres, déplaçant parfois le centre de l'exploitation, à Bonnefont par exemple, ils constituèrent de grandes fermes, capables de leur fournir, avec des méthodes de grande culture, les revenus réguliers dont Citeaux avait besoin pour sa politique d'aumônes et de constructions religieuses. Ils eurent 4 granges dans le Ségala, deux tout près de Bonnecombe : Vareilles et Lafont, face à face sur les plateaux du Viaur; une vers le Lagast : Moncan; la quatrième à L'Ouest de Camjac: Bonnefont. En outre, sur le Causse de Rodez, Is et Puechmeynade fournissaient du blé; Bougannes, près de Marcillac, avait 500 journaux de vigne. Il y avait là un ensemble économique puissant que complétèrent Saint - Félix de Rignac, Bernac de Gaillac et quelques autres domaines.

Bonnecombe avait, en outre, quantité de rentes dans les mas et les villages qui lui furent remis, mais sa plus grande richesse lui venait de l'élevage. Sans cesse les abbés sollicitent et reçoivent ou achètent de nouveaux droits de pacage. Depuis le Viaur jusqu'au Lagast, leurs troupeaux peuvent se déplacer sans contrainte. A l'ouest du Viaur, ils sont arrêtés par l'abbaye de Bonneval et sa grange de la Serre. Situation intolérable contre laquelle proteste Bonnecombe. Après beaucoup d'intrigues, cette dernière obtint, en 1217, le droit de faire avancer son bétail jusqu'à la route d'Albi, entre Lamothe et Tanus. Puis en 1225, elle acheta la Serre et tous ses droits de pacage pour 10.000 sous. Dès lors, les troupeaux de Bonnecombe pouvaient parcourir tout le Peyralès, pousser jusqu'à Mirabel sur l'Aveyron et gagner au delà la grange de Saint-Félix.

Le conflit avec Bonneval, au sujet des pacages, n'est sans doute pas étranger à la brillante destinée de Naucelle. Près de leurs granges, les abbés de Bonnecombe avaient, d'ordinaire, la haute main sur un village qui, grâce à eux, grandit rapidement. Magrin, près de Lafon, Auriac, près de Moncan et surtout Comps, dit la Grandville, près de Vareilles, furent très vite de petits bourgs. On venait s'y installer d'autant plus volontiers que les aumônes de l'abbé

mettaient les pauvres à l'abri du besoin. A Magrin et à Comps, les gens du peuple savaient exiger, le cas échéant, de nouvelles largesses par des manifestations collectives, d'où le chantage et la menace n'étaient pas exclus.

### Les origines de Naucelle

Bonneval n'avait créé, près de sa grange de la Serre, qu'un petit hameau : Soulages. Bonnecombe lui opposa près de Bonnefont la sauveté de Naucelle. Puisque Bonneval tenait les pâturages de toute la région, jusqu'au Viaur, il fallait que Bonnecombe s'assurât au moins le bénéfice des échanges et du trafic qui, par le « Cami roudanès », se faisaient entre Rodez, le Pont de Cirou, Gaillac et Toulouse. Le site de Naucelle se trouvait admirablement choisi : au point de convergence de tous les chemins qui montaient des châtellenies et des prieurés récemment fondés dans les vallées voisines : Jalenques, Villelongue, Castelmary, Thuriès, Tanus, Castelpers, Miramont, pour les châteaux; Saint-Just, les Planques, Sermur, pour les prieurés. Bonnecombe ne pouvait choisir position plus favorable pour contrôler toute l'activité économique du Ségala.

Nous n'avons pas la charte de fondation de Naucelle. Nous n'avons pas non plus les premières donations faites à Bonnecombe et qui concernent Bonnefont et Naucelle. Elles ont dû brûler pendant la guerre anglaise (incendies de 1368) avec la grange de Bonnefont. Notre premier texte sur Naucelle est en date de 1174: une charte, en langue d'Oc, où le moine Gui de Naucelle a signé. D'autres documents viennent ensuite dans le Cartulaire de Bonnecombe, en latin, en langue d'Oc, plus tard en français. Ils peuvent nous servir à éclairer le problème des origines de Naucelle.

Sommes-nous en présence d'une fondation urbaine de Bonnecombe, ou le lieu-dit Naucelle est-il plus ancien que la grande abbaye cistercienne? De prime abord on pencherait volontiers pour la première hypothèse. Le nom, typiquement monastique : *La Nouvelle Cellule*, y inviterait et aussi l'appartenance de Naucelle à Bonnecombe du Moyen-Age à la Révolution. Deux objections cependant : l'église Saint-Martin et le prieuré de Naucelle ne sont donnés à Bonnecombe, par l'évêque de Rodez, qu'en 1250; ils existaient

## NAUCELLE

La Sauveté de Naucelle avec son vieux noyau urbain, entouré de faubourgs en pleine croissance fut bâtie au carrefour de la route de Rodez à Gaillac, qui arrive du Nord-Est, puis s'en va au Sud, et du chemin de Cabanès qui arrive de l'Ouest et s'en va vers Momeyrac et la route d'Albi à l'Est. Il traverse le faubourg de la Razayou, à l'Est de la ville, qui s'est formé autour d'une grosse ferme extérieure à la Sauveté.

A travers Naucelle, les deux chemins anciens se croisent sur la place centrale où sont encore les cornières ; trois portes suffisaient à assurer les issues, celle de Cabanès, qui fut aussi celle de Sauveterre (Ouest), celle de Toulouse au Sud, celle de Rodez au Nord. L'église au coin N.-E. de la ville formait un angle des remparts. Trois quartiers extérieurs, le Barri-haut (route de Rodez, au Nord), la Razayou (route du Navech, à l'Est), le Paradis (route de Gaillac, au sud), complétaient la ville. Sur la route de Cabanès (à l'Ouest), il n'y eut jamais que quelques maisons. Les deux véritables faubourgs : Barri-haut et Paradis sont nés du commerce sur la route Rodez-Gaillac-Toulouse. Celui de la Razayou, lié à sa vieille ferme, était plus agricole.

La grande transformation urbaine de Naucelle fut amorcée par le nouveau tracé de la route de Figeac à Lodève. Au lieu d'arriver par la route de Cabanès, le chemin de Figeac débouche devant l'Eglise, au N.-E. ; d'où la poussée d'un quartier nouveau sur cette route. Elle repart en direction du Navech par un tracé qui évite la Razayou et contourne le plateau par le Sud-Est. Nouveau quartier sur la route qui mène au Navech non plus par Momeyrac mais par Naucelle-gare.

La vieille Sauveté a encore d'étroites rues médiévales, mais les foirails (surtout celui du Sud) donnent de l'air à la ville qui peut, les jours de foire, recevoir les centaines de camions, de voitures à chevaux et d'automobiles qui viennent chaque 28 du mois à Naucelle. La richesse commerciale de la ville a permis le renouvellement des constructions et Naucelle, quoique plus vieille que Sauveterre, a un air de jeunesse qui traduit sa prospérité.

*Cliché de l'Institut Géographique National.*



donc auparavant, en dehors de Bonnecombe. En outre, le moine Gui porte le nom de Naucelle en 1174. Il devait donc y avoir une famille noble qui avait pris, depuis quelque temps déjà, le nom de l'une de ses possessions : Naucelle.

Il faut donc remonter plus loin dans le passé et partir du grand domaine gallo-romain de Momeyrac. Il est évident que les terres qui ont servi à constituer la grange de Bonnefont en ont été détachées. Primitivement, le terroir de Naucelle en dépendait aussi. Le donateur de Bonnefont était seigneur de Momeyrac, mais il portait vraisemblablement le nom nouveau de Naucelle. Comme d'autres donateurs, Gui se fit moine en apportant ses terres à Bonnecombe.

Le nom de Naucelle : la Nouvelle Cellule, est probablement celui d'un prieuré beaucoup plus ancien que Bonnecombe. On peut penser (suggestion de l'érudit L. Bousquet) à une ancienne fondation du grand monastère de Vabres, dès le IX<sup>m</sup><sup>e</sup> siècle. Sans doute n'avait-elle pas prospéré, le nom seul avait survécu. Il serait resté obscur si le seigneur local, Gui de Naucelle, n'avait donné ses terres à Bonnecombe. Avec l'appui des moines cisterciens, Naucelle devint, à la fin du XII<sup>m</sup><sup>e</sup> siècle, la première cité du Ségala. Elle profita de tout l'essor du peuplement qui se manifeste dans notre région au XII<sup>m</sup><sup>e</sup> et au XIII<sup>m</sup><sup>e</sup> siècle. Châteaux et prieures, perdus au fond de leur vallée, ne pouvaient devenir des lieux d'échange et des centres de trafic. Naucelle, sur le plateau, dirigea et monopolisa pendant un siècle, jusqu'à la fondation de Sauveterre, toute l'activité économique du Ségala central. Elle devait reprendre ce rôle, sept siècles plus tard, au début de la révolution agricole.

### La Salvetat et le Dergue

C'est aussi au XII<sup>m</sup><sup>e</sup> siècle, que furent fondées deux autres sauvetés des plateaux du Ségala; Le Dergue et la Salvetat. Cette dernière dont l'origine est mal connue, fut sans doute une création du prieuré de Rieupeyroux, installée avec l'accord d'un seigneur local. Le site choisi est remarquable. Sur le plateau qui domine Peyroles, Mirandol et Roumégoux, la nouvelle sauveté commandait tout le Ségala de l'Ouest, entre Najac et Naucelle. Le seigneur de Castelpers fit choix, lui aussi, d'une position excellente, lorsqu'il

fonda la sauveté de Lédergues. A une époque où n'existaient ni Réquista, ni Pampelonne, ni le Tanus moderne du plateau, la sauveté de Lédergues contrôlait les routes qui montaient de Saint-Cirq, de Saint-Just, de Castelpers et de Tanus (l'ancien). Sur les plateaux, au Sud du Viaur, elle fut, jusqu'à la fin du XIII<sup>m</sup>e siècle, le seul bourg du Ségala. Naucelle, la Salvetat et Lédergues appartiennent à la génération urbaine du XII<sup>m</sup>e siècle : celle des sauvetés. Leur fondation correspond à un premier retour sur le plateau. Au contraire, la Selve, ville des Templiers, fut construite comme les seigneuries du Ségala au fond d'une étroite vallée.

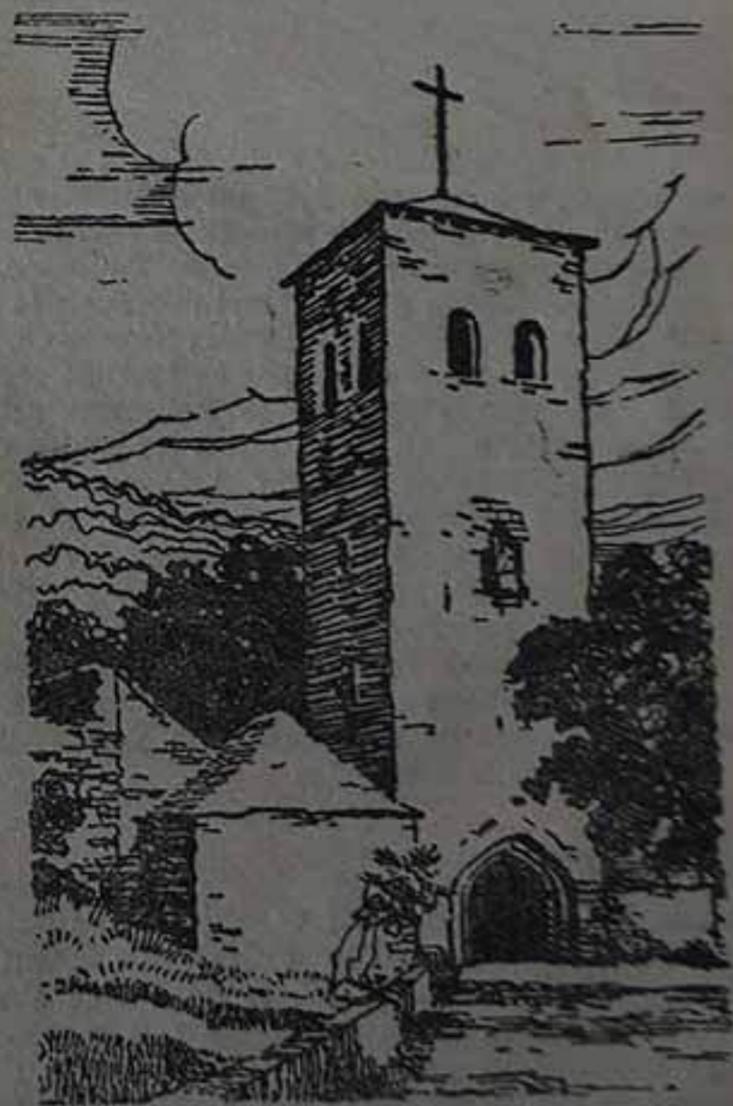
### Les Templiers de la Selve.

On comprend que les Ordres militaires qui recrutèrent des moines-chevaliers pour Jérusalem soient restés plus près de la tradition féodale que les Cisterciens, révolutionnaires à leur manière. Les Templiers s'installèrent dans le Ségala vers le milieu du XII<sup>m</sup>e siècle. La Selve leur fut donnée vers 1148 par Gilles Alamans, seigneur de Bégon. Dès qu'ils furent installés dans leur nouvelle commanderie, les donations affluèrent et ils eurent bientôt d'immenses domaines pastoraux et de nombreux mas entre le « *Pays des Montagnes* » (le Lagast), le Tarn et le Viaur. La ville de la Selve, qu'ils créèrent au fond d'un ravin et en pleine forêt, fut dotée d'immenses communaux que mirent en culture les habitants de la nouvelle cité. Le Temple tiraît du Ségala de gros revenus qu'il destinait à la croisade. Il exploita, avec quelque avidité, les biens qu'il possédait, mais il n'eut pas, autant que les Cisterciens, le souci d'organiser, de créer et de construire. Par là même, son œuvre est aujourd'hui moins importante. Cependant, la Selve eut son heure de grandeur avant Cassagnes et Réquista.

### Les Hospitaliers des Cannebières

Moins visible fut l'œuvre des Hospitaliers de Saint-Jean que nous trouvons à Saint-Martial-de-Coutensou et à Tauriac, à Saint-Jean-del-Nous et à l'Hôpital-Bellegarde. Entre Saint-Martial et Tauriac, la Baraque de Saint-Jean leur doit elle aussi son nom. Les Hospitaliers avaient leur Comman-

derie assez loin de notre région, aux Cannebières du Lévézou. C'est seulement après avoir recueilli l'héritage du Temple, au temps de Philippe IV le Bel, qu'ils devinrent, dans le Ségala central, aussi riches de biens que les Cisterciens. Mais alors, le temps était passé des grandes réalisations monastiques dans les campagnes. Depuis quelque temps déjà, tout l'intérêt se portait vers les créations de la monarchie capétienne.



Bonnecombe.

## L'INTERVENTION DU ROI

Pour la géographie historique du Ségala, l'installation du pouvoir royal en Rouergue fut un événement gros de conséquences. Pendant la guerre albigeoise (1214), le Comté de Rouergue, qui appartenait au comte de Toulouse, fut envahi par les croisés. Simon de Montfort entreprit la conquête du pays et le Comte de Rodez lui prêta hommage. En 1225 le Roi Louis VIII vint à son tour dans le Midi et s'installa à Saint-Antonin. En 1249, c'est tout le Rouergue qui, après une longue période de luttes, passa entre les mains du frère de Saint-Louis, Alphonse de Poitiers. A la mort de ce dernier, tous ses biens échurent au domaine royal (1271). Il avait fallu plus d'un demi-siècle pour asseoir définitivement l'autorité royale dans le pays. Cependant, la politique monarchique était déjà représentée par Alphonse de Poitiers dès 1249. Méthodiquement, le frère du roi et les sénéchaux entreprirent de faire valoir tous les anciens droits du Comte de Toulouse, possesseur du Comté de Rouergue, antérieurement à la Croisade albigeoise.

### Najac et Cassagnes

Depuis le début du XI<sup>me</sup> siècle, l'autorité du Comte de Rouergue était allée s'affaiblissant au profit de ses vassaux. L'un d'eux, le Comte de Rodez avait profité de toutes les difficultés survenues à son suzerain pour accroître ses biens et sa puissance. Il était devenu le plus grand personnage du Rouergue. C'est ainsi qu'il partageait la ville de Rodez avec l'Evêque. Les grandes familles sei-

gneuriales, l'église séculière et les Ordres religieux avaient de même accaparé les terres et détenaient un pouvoir de fait. En face de ces féodaux puissants, le pouvoir royal, héritier du pouvoir comtal, ne représentait presque plus rien. A leur arrivée en Rouergue, les sénéchaux royaux se trouvaient pratiquement sans autorité. Pouvaient-ils accepter d'être tenus à l'écart de l'organisation féodale dans le Rouergue? Il n'était pas dans la tradition capétienne d'abdiquer devant les puissances locales. Avec tous les moyens d'action que leur donnait le pouvoir royal, avec toute la continuité de vues de l'administration capétienne, ils s'attachèrent pendant un siècle à développer la puissance monarchique en Rouergue. Il restait encore quelques fiefs et surtout quelques châteaux qui relevaient directement de l'autorité du Roi. Ce furent les bases de départ de l'offensive politique des sénéchaux. Ils installèrent un tribunal du roi, un baillage royal, à Najac, où le château fut reconstruit. Peu après 1257, un autre baillage fut créé à Cassagnes. Il y avait là un château qui nous est connu par les textes, depuis 1195; sans doute, le siège d'une seigneurie comparable à celles de la vallée du Viaur et comme elles dans une position forte sur le Céor. Le sénéchal en y installant le baillage royal en fit une ville neuve, une bastide, qui devint le centre d'une vaste circonscription juridique et administrative se partageant, avec Najac, le Ségala. Les hommes de loi et les hommes d'armes du roi eurent vite fait de Cassagnes une petite cité qui concurrença bientôt les villes d'Eglise : Naucelle et surtout la Selve. Son nouveau nom : *Cassagnes-Royale* la distinguait de Cassagnes-Comtaux, petit bourg près de Clairvaux, appartenant au Comte de Rodez.

### La grande bastide de Sauveterre

Les sénéchaux considéraient cependant que Najac et Cassagnes ne suffisaient pas pour tenir en main tout le pays. Quand ils eurent solidement installé leur nouvelle capitale dans la ville neuve de Villefranche, fondée en 1252, ils songèrent à s'établir au cœur même du Ségala entre les sauvetés de Naucelle et de la Salvetat. Ils préparèrent cette nouvelle offensive par une décision juridique très importante. En 1280 ils imposèrent à l'abbaye de Bonnetcombe de reconnaître la suzeraineté commune du Roi et de l'abbé sur les dif-

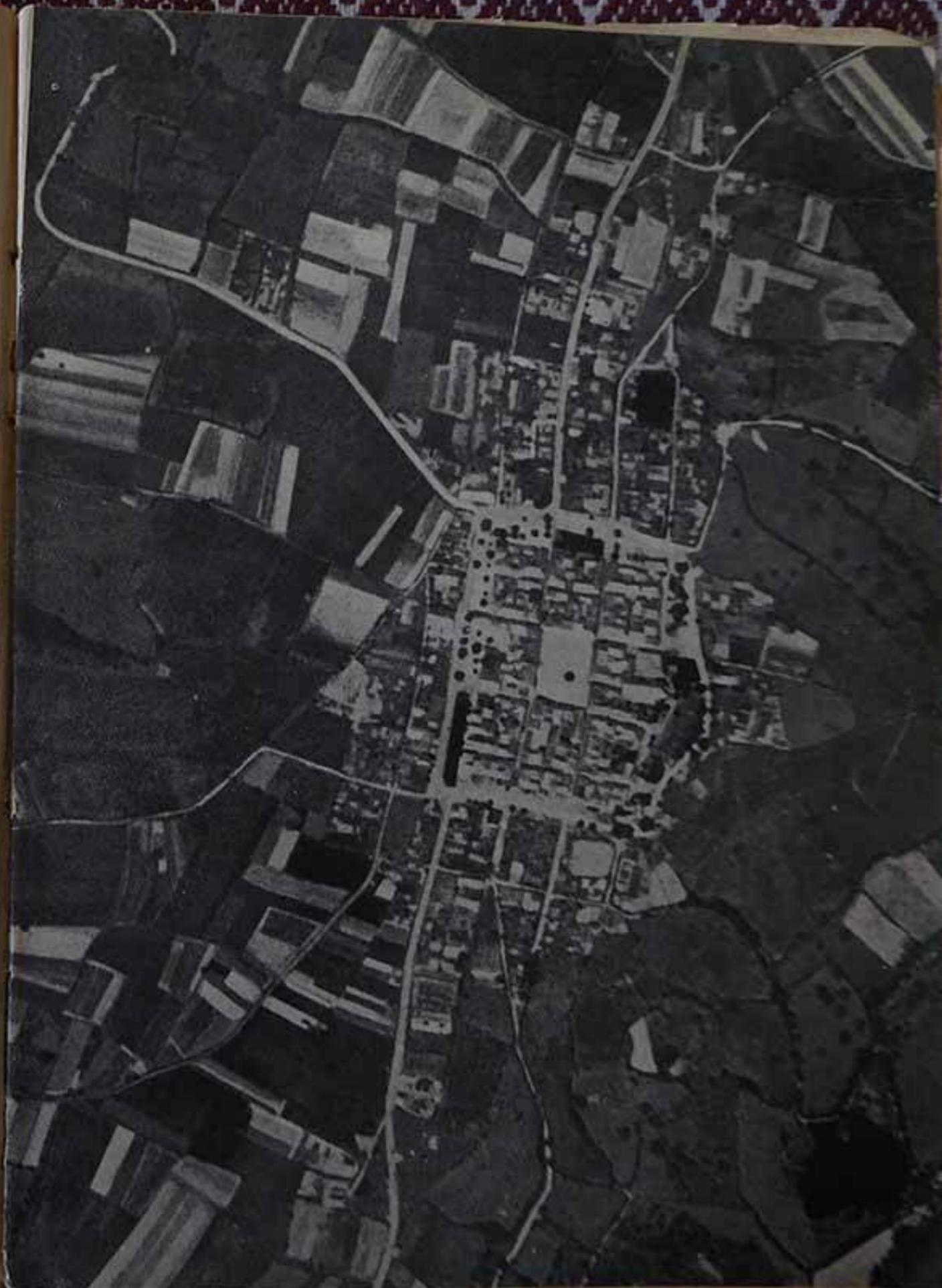
## SAUVETERRE

La bastide royale fut bâtie en 1281-1283, sur le vieux chemin de Jouels à Naucelle et à Cabanès (route vieille, en bas et à droite). L'emplacement fut choisi de manière à tenir tout le plateau par la masse même de la ville. Le plan est rigoureusement géométrique avec huit îlots de maisons entourant un neuvième rectangle central qui forme le « *placat* ». A l'est, l'église et le clocher par leur masse provoquaient un léger gonflement sur le côté du rectangle et renforçaient l'enceinte fortifiée de la ville.

Autour de la place, les cornières ; autour de la ville, les fossés ; au nord, à l'ouest et au sud, dans les rectangles quadrillés, les jardins ; plus loin, sur les avancées du plateau, au sud-ouest et au nord-est, les champs très morcelés, tel est le dessin de la bastide et de son terroir, adapté au relief, mais autant que possible, tracé au cordeau.

L'ensemble architectural est conservé. Un seul changement : la nouvelle route, au sud, a emprunté un chemin de jardins qui a été élargi, puis le terre-plein du fossé, à l'ouest de la ville. Des maisons se sont construites à l'ouest de la route en prenant sur les jardins : c'est le quartier moderne.

A peine dérangée, l'ancienne ordonnance subsiste, telle que la conçut le sénéchal du roi ; mais beaucoup de maisons sont vides et mal entretenues. La grande bastide est endormie sur son plateau comme Aigues-Mortes, sa sœur, dans les marais du Bas-Languedoc.



férents fiefs de l'abbaye. Le Roi reprenait, avec ce paréage les droits plus ou moins réels du Comte de Rouergue et en particulier la moitié de la justice haute, moyenne et basse. Pour Naucelle, qui tenait de très près à l'abbaye, 1/4 seulement de la justice était prise par le roi. —

Pour exercer ses nouveaux droits et accroître son emprise sur le pays, le sénéchal Guillaume de Vienne, décida de constituer un nouveau baillage dont les juges royaux seraient installés dans la ville neuve de Sauveterre, créée pour les besoins de la cause en 1281. Il s'agissait d'une fondation de grand style, destinée à éclipser la vieille sauveté de Naucelle. Le sénéchal obtint des seigneurs voisins, en particulier de celui de Villelongue, une terre située au bout du plateau que bordent le Lézert et le ruisseau d'Albagnac, en face de la Serre, l'ancienne grange abandonnée de Bonneval.

Le site était bien choisi pour asseoir une ville. La position était facile à défendre; mais la situation n'était pas très bonne pour les relations extérieures. Les ravins qui l'entourent de trois côtés, font de Sauveterre un « bout du monde ». La gorge profonde du Lézert la coupe de tous les plateaux du Sud; il faut passer par Naucelle pour gagner les ponts du Viaur. En outre les seigneurs locaux ne furent pas très généreux. Lorsque Sauveterre fut fondée, ils lésinèrent sur les terres qu'il fallait concéder. Une ville à cette époque restait rurale; il lui fallait un terroir. Sauveterre n'en reçut pas et ce fut pour elle une cause de faiblesse perpétuelle. Le grand domaine de la Garcie qui la bloque étroitement au Nord ne s'est jamais laissé entamer.

Malgré tout, la volonté royale fit de Sauveterre une belle ville. qui eut sa grande place et ses cornières, son damier de rues droites, ses remparts, sa collégiale, son baillage. Tant de faveurs devaient assurer à la ville neuve une rapide prospérité. La cité royale l'emporta bientôt sur sa proche voisine, la sauveté des moines : Naucelle. Au recensement des feux de 1328 (ou 1341?) Sauveterre est compté globalement pour 300 feux et Naucelle pour 156.

### **Pampelonne**

Le succès de la nouvelle bastide fut si brillant que, de l'autre côté du Viaur, le Sénéchal de l'Albigeois ne voulut

pas être en reste et créa une ville neuve sur les lisières du Rouergue, au-dessus des châteaux de Tourène et de Thuriès. Ce fut Pampelonne dont le nom rappelle la croisade en Espagne. (1291). La nouvelle cité ne fut pas, elle non plus, très bien dotée. Son terroir, pris sur la paroisse de Prunet, était encore plus exigü que celui de Sauveterre. Elle n'eut pas de collégiale ou de baillage pour soutenir sa réputation. Aussi ne fut-elle jamais que la sœur cadette de la grande bastide du Ségala.

### La Bastide-l'Evêque et Réquista

A l'exemple du Roi, et pour lui faire échec, les grandes puissances féodales du Rouergue, le Comte de Rodez et l'Evêque eurent elles aussi leur politique des bastides. L'Evêque de Rodez voulut peut-être susciter une rivale à Villefranche-de-Rouergue, lorsqu'il fonda Labastide-l'Evêque. Ce ne fut jamais qu'un modeste village à mi-chemin de Rieupeyroux et de Villefranche. Les évêques de Rodez réservèrent toutes leurs faveurs à Salles-Curan, leur résidence rurale; ils ne soutinrent pas assez fortement Labastide-l'Evêque et Villefranche l'emporta facilement.

Le Comte de Rodez fut un peu plus heureux. Sur la route du Sud, que jalonnent Bonnacombe, Cassagnes-Royale et la Selve, il créa, entre Tarn et Giffou, une bastide comtale : Réquista (1292). Son nom, *Ricestar*, rappelle peut-être le Comte Henri II. La ville nouvelle se posait en rivale de la sauveté des Castelpers, Lédergues, et de la cité templière, la Selve. Mais la mort du Comte, dernier de sa lignée, en 1304, survint trop tôt pour que la fortune de Réquista fut assurée; la nouvelle bastide végéta longtemps. Cependant, la position choisie par le comte de Rodez était admirable; depuis un demi-siècle, Réquista a su en tirer parti, grâce à la révolution agricole moderne.

Sauvetés du XII<sup>m</sup> siècle et bastides du XIII<sup>m</sup> siècle finissant avaient donné au Ségala la floraison urbaine qui lui manquait encore à la fin du Haut Moyen-Age. Peut-être même y avait-il trop de villes lorsque commença la guerre de Cent Ans. Il s'était fait une véritable surenchère au XIII<sup>m</sup> siècle et quelques villes faisaient double emploi : Cassagnes près d'Auriac et de la Selve, Sauveterre près de Naucelle. Il faut aujourd'hui un gros effort pour comprendre cette

rapide poussée urbaine du Moyen-Age. On ne peut trouver des termes de comparaison qu'avec l'Espagne de la Reconquête, lorsque les Arabes furent chassés des Castilles, ou encore avec l'Amérique espagnole du XVI<sup>m</sup> siècle, au Mexique et au Pérou. C'est la même confiance illimitée dans les possibilités de peuplement, le même acte de foi dans l'avenir : on construit sans cesse pendant deux siècles et tout réussit. Jusqu'au jour de la décadence ou de la catastrophe!

## LES SIECLES DE MISERE

Les malheurs vinrent avec la guerre de Cent Ans et la grande peste de 1348. Le pays fut ruiné et ne se releva pas. Pour un demi-millénaire, il retomba dans une sorte de prostration qui fut une période sans gloire. Ce que nous appelons les Temps Modernes n'a guère d'importance pour la géographie humaine du Ségala. Les grandes ambitions des siècles précédents paraissent alors démesurées. Les possibilités d'exploitation agricole du pays se révèlent inférieures aux besoins réels de ces nombreuses villes qui ont été créées un peu partout. Aussi végètent-elles.

C'est qu'en effet le retour sur le plateau qui s'effectue pendant que l'on construit les sauvetés et les bastides n'est pas plus justifié, économiquement parlant, que la descente vers les vallées à l'époque des châteaux-forts et des prieurés. C'est pour des raisons de défense et de sécurité qu'on est allé vers les sites escarpés de la vallée au X<sup>m</sup> et XI<sup>m</sup> siècle; c'est parce que la paix de l'Eglise et ensuite la paix du Roi ont facilité les échanges et le trafic dans les villes neuves qu'on est revenu sur le plateau au XII<sup>m</sup> et XIII<sup>m</sup> siècles. Mais l'économie du pays reste primitive. Sauf dans les grandes cisterciennes et dans quelques domaines seigneuriaux qui les prennent pour modèles, la production agricole n'est pas très importante. Autour des mas et des villages, de petits champs de seigle ou d'avoine et un élevage mesquin de volailles, de brebis et de chèvres nourrissent tout juste la population. On ne cultive pas beaucoup de terre. Sur les versants à forte pente, tout le travail se fait à la main. On n'attaque les plateaux que sur leur bordure. Le reste du pays est réservé au parcours des troupeaux que possèdent les grands propriétaires : moutons dans les landes, périodiquement brûlées pour renouveler l'herbe; porcs, en grandes

troupes, dans les bois de chênes. La Selve, Sauveterre, Calmont nous donnent encore aujourd'hui une image assez fidèle de ce que pouvait être la culture à la fin du Moyen-Age : près du bourg et entourés de murs, de grands jardins qui sont de petits champs, mais où il n'y aurait pas de pommes de terre; plus loin, des bois qui n'auraient pas encore de châtaigniers, sinon sauvages, puis, au delà, des terrains de parcours que la révolution agricole a transformés en champs de blé. A Calmont, si on quitte la vallée et ses maigres versants, l'ensemble des grandes fermes qui entourent le village est impressionnant: le Sérieys, la Borie, Pin-sou, le Verdier, Garonnelle, Aubin, Albinet tiennent tout le plateau. Mais ces fermes, aujourd'hui riches en blé, ne produisaient autrefois que très peu de céréales, parce qu'elles pratiquaient l'élevage extensif des porcs et des moutons. On cultivait généralement le sol pendant deux ans et on laissait ensuite les terres en pacage 8 à 10 ans avant de les labourer à nouveau.

Avec cette préférence accordée à l'élevage, on limitait inévitablement les possibilités de culture et par là même le peuplement. Vers 1340 le pays était surpeuplé. Il ne faut pas s'étonner si par la suite il y eut plutôt recul ou tout au moins stagnation du peuplement.

### Guerres et fortifications

Pendant la guerre de Cent Ans, tout l'effort du pays se porta vers la mise en défense des lieux habités. Les châteaux de la vallée retrouvèrent leur fonction, on y ajouta des souterrains-refuges, les « caves des Anglais »; on fortifia les églises, à Boussac par exemple, et surtout les villes, jusque là mal défendues. Lorsque les bourgeois de Naucelle demandèrent à Hugues de Castelpers, abbé de Bonnecombe, l'autorisation d'entourer leur ville de murailles ils se plainquirent en ces termes : « le lieu de Naucelle n'est point fermé, de sorte que les habitants sont exposés à tout instant d'être massacrés, les femmes violées, les effets emportés. » Ils payeront la construction pourvu que l'abbé les dispense de faire le guet au château de Bonnefont (6 novembre 1424). Bonnecombe fit fortifier, en même temps que Naucelle, Magrin, Comps et Auriac où la population des environs vint s'abriter. Bonnefont incendié en 1368 fut reconstruit en

1427. Nous avons conservé la grande pierre où sont gravées en langue d'Oc les inscriptions qui relatent la pose de « la première brique » du château, curieusement construit en briques, sur un modèle gaillacois.

La paix revenue, les fortifications furent moins utiles. Elles servirent encore, pendant les guerres de religion, à Villefranche de Panat et à Rieupeyrroux qui furent assiégés par les calvinistes. Au XVII<sup>m</sup> siècle, l'autorité royale était hostile aux petites villes fortifiées. Au moindre prétexte elle faisait abattre les murailles. Celles de Naucelle furent démolies en 1658 par ordre du Roi : Naucelle avait osé se révolter contre l'autorité monarchique et se refusait à payer les impôts royaux sous prétexte qu'elle relevait de Bonnecombe. Six bourgeois furent condamnés à la pendaison et le clocher fut décapité en signe d'humiliation.

### Les pistoles d'Espagne

De la période qui couvre le XVI<sup>m</sup> siècle et le début du XVII<sup>m</sup> nous n'avons pas grand chose à retenir qui concerne la géographie historique. Mais l'économie évolue. Un procès sur les tailles en 1552 nous montre qu'au milieu du XVI<sup>m</sup> siècle, la grande affaire était plus que jamais l'élevage. Les Espagnols venaient acheter aux foires de Rodez, et principalement à celle de la Saint-André (30 novembre et 1<sup>er</sup> Décembre), des chevaux et des mulets par milliers. Les deux principales régions d'élevage des mulets, dans le Ségala, étaient alors le « Pays des Montagnes » (Lagast) et la région de Rieupeyrroux. Mais un peu partout les grands propriétaires s'intéressaient à cette spéculation; elle faisait la fortune des marchands de Rodez et de Villefranche. A Casagnes, à Rieupeyrroux, à Sauveterre, on trouve aussi de riches négociants, en particulier des maquignons qui, fortune faite, achètent des charges, tentent de se faire anoblir et font construire de belles maisons de style Renaissance.

Cette période de prospérité de l'élevage rouergat s'achève vers 1690. Depuis la fin du XV<sup>m</sup> siècle, elle était liée à la richesse de l'Espagne. Ce sont les pistoles espagnoles et l'argent d'Amérique qui ont payé la construction des fermes, solidement bâties, du XVI<sup>m</sup> et surtout du XVII<sup>m</sup> siècle. Dans tout le Ségala se produit alors un renouvellement de l'architecture rurale. De plus en plus, on construit en pier-

re sur les plateaux: sinon les petites maisons des hameaux et des villages qui restent mesquines, du moins les fermes importantes, à cour carrée et entourée de murs. Le grand portail de plein cintre que l'on voit encore à l'entrée des vieilles habitations correspond presque toujours dans le Ségala à une nouveauté du XVII<sup>m</sup> siècle. Et aussi le toit à quatre pans des granges et des maisons, avec sa couverture de grosses ardoises grises. Le XVII<sup>m</sup> siècle a été la grande époque des ardoisiers de Sermur, de Moyrazès, de la Cureye (Ampiac). Le village de Versailles, au nom caractéristique, est construit à la fin du XVII<sup>m</sup> siècle, près de Sermur, sur les débris qui ont été rejetés d'une énorme carrière d'ardoises.

Sur les plateaux du haut Ségala, de nouvelles fermes ont été aménagées, souvent aux dépens de landes incultes, terrains de parcours des moutons. Leurs noms disent leur position élevée : Bellevue et Beauregard au Sud de Moyrazès; Montvert et de nouveau Beauregard entre Lax et Ceignac. Il y a aussi Richelieu près de Moyrazès et un Versailles encore près de Comps.

### Les impôts et la toile de Rodez.

Avec la fin du XVII<sup>m</sup> siècle, commence une période difficile pour le Ségala. La ruine de l'Espagne provoque un déclin très rapide de l'élevage. Il faut trouver d'autres sources de revenu à une époque où la fiscalité royale se fait de plus en plus exigeante. Marcher sur Villefranche comme le firent les Ségalis au nombre de 1200, puis de 10.000 en 1643, se révolter comme le fit Naucelle en 1658 n'était pas une bonne solution, puisque toujours force restait au Roi. Il fallait trouver des ressources nouvelles pour payer les tailles qui, dans le Ségala, sont réelles et se partagent suivant l'allivrement prévu au cadastre (ce dernier a été établi entre 1640 et 1670).

Les moyens employés pour « faire de l'argent » nous paraissent aujourd'hui singuliers, presque tragiques. Jusque vers 1650, l'industrie textile était surtout urbaine, à Saint-Geniez, Rodez, Villefranche. A la fin du XVII<sup>m</sup> siècle elle est devenue rurale. On fait de la toile pour payer les impôts. Les propriétaires qui ont un troupeau et du fumier de brebis ont aménagé d'importantes chènevières. Les petits exploitants des hameaux se consacrent au rouissage, au teil-

lage; leurs femmes et leurs filles filent soir et matin. Les tisserands des villages et des bourgs vont porter aux marchands de Rodez les pièces de toile qu'ils ont tissées. La fameuse toile de Rodez qui se vend jusqu'en Amérique, aux Indes et au Pérou, est le produit du labeur acharné des gens besogneux du Ségala. Legendre, intendant à Montauban, nous dit que seule la « manufacture des toiles » permet au Rouergue d'assurer le règlement des tailles.

### Les châtaignes et la disette.

Pour tout ce travail supplémentaire, il faut beaucoup de bras. Un paysan, petit propriétaire, ou un artisan ont intérêt à avoir beaucoup d'enfants qui travailleront pour leurs parents. Il faudrait davantage de seigle pour nourrir tout ce monde. Les propriétaires acceptent bien de laisser « peler » de vieux pâturages à moitié fruit ou à tiers de fruit par les brassiers qui préparent les champs à ensemer; la saison venue les moissonneurs et les batteurs de latte gagnent bien un peu d'argent; mais le seigle est cher. Il faut trouver une nourriture moins onéreuse : ce sont les châtaignes. Les grands propriétaires, qui s'intéressent un peu moins au bétail, défrichent quelques landes pour planter des châtaigniers que l'on cultive avec le plus grand soin. Ramassées à mi-fruit ou à tiers de fruit, les châtaignes nourriront les enfants des pauvres et engraisseront les porcs des propriétaires. Même les familles modestes élèvent au moins un porc, grâce aux châtaignes; mais on ne mange pas les jambons qui se revendent aux foires de Najac et partent dans les villes.

Vers 1760 apparaissent les pommes de terre. Les premiers qui les cultivèrent pour leur nourriture furent les gagne-petit de Sauveterre. On les plaignait un peu, à la table des pagès, d'être obligés de se nourrir de « racines ». Mais, à partir de 1817, année de disette, on les imita un peu partout. La pomme de terre a tiré le Ségala de la disette chronique que le surpeuplement y faisait régner depuis 1690. C'est parce qu'il n'a pas connu cette « racine » que le XVIII<sup>me</sup> siècle, ailleurs souvent prospère, est dans l'ensemble une triste époque pour le Ségala. L'enquête de Champion de Cicé en 1772, quoique tendancieuse, celle de Henri

de Richeprey en 1780, d'une parfaite objectivité, le montrent de manière indiscutable.

### La peur du féodiste

La Révolution, si importante dans l'histoire nationale, n'a pas changé grand chose à l'économie du Ségala. Les biens d'Eglise ont été vendus. Aussi bien, les revenus des abbayes avaient-ils été détournés de leur emploi originel. Ils allaient en grande partie aux abbés commendataires, tel Mazarin qui possède Bonnetcombe, de 1654 à 1656. Les granges se vendirent presque toutes en bloc, souvent à des bourgeois fortunés, qui les payèrent assez cher, parfois au fermier des dîmes et de la grange, qui brassait beaucoup d'argent pour le compte de Bonnetcombe et s'était enrichi.

Les paysans des hameaux cessèrent de payer les dîmes et les cens. Ils n'auraient pas fait eux-mêmes la Révolution pour atteindre ce but. Ils y applaudirent cependant pour les avantages immédiats qu'elle leur procura et surtout parce qu'elle mit un terme à leur grande crainte : la réaction féodale. Par Richeprey nous apprenons que les hommes de loi, les féodistes, travaillaient vers 1780 à faire revivre tous les anciens droits féodaux. Ils étaient la terreur des villages et des mas qui dépendaient de Bonnetcombe ou de la Selve, dont les archives n'avaient perdu aucun parchemin. A la Bastide, près de Saint-Just, les habitants seraient contents de leur sort, nous dit Richeprey, s'il n'y avait pas les féodistes de l'abbé qui cherchent à les ruiner.

### L'ingénieur des routes, ennemi du paysan.

L'Ancien Régime s'était aussi rendu impopulaire par les grands travaux des routes royales. Les riverains redoutaient les corvées qu'entraînait l'ouverture de ces routes sans intérêt pour le pays. Celle de Montauban à Millau par Villefranche était, à travers le Ségala, une route de crête qui passait au milieu des landes désertes. Elle évitait tous les villages, même Rieupeyroux. Celle d'Albi à Rodez, ne traversait aucun village, de Carmaux à la Moulins-sous-Rodez, pas même Carcenac qu'elle retrouvera plus tard.

Lorsqu'ils traçaient les routes royales, les Intendants de Montauban songeaient aux liaisons de ville à ville. Les cam-

pagnes ne les intéressaient pas. Sans le savoir, ils ont travaillé pour le plus grand bien du pays, mais il faudra attendre un siècle pour qu'on s'en aperçoive. C'est seulement à l'époque de la révolution agricole du Ségala qu'on se rendra compte de l'avantage énorme que représentent pour le pays traversé les deux grandes routes des Intendants.



NAUCELLE. — Vieille porte du XV<sup>e</sup> siècle.

## I.ÈRE NOUVELLE LA REVOLUTION AGRICOLE DU SEGALA

Jusqu'à la fin du Second Empire, les changements économiques ne sont pas très importants dans le Ségala. Il suffit de lire Bessou pour s'en convaincre. Depuis 1817 la disette a reculé grâce aux pommes de terre; mais la population du pays a augmenté et seuls, les grands propriétaires, les pagès, sont à l'aise. Celui qui a du seigle à vendre, des châtaignes à faire ramasser, des troupeaux au pâturage et des chènevières en rapport est un grand personnage. La hausse des prix agricoles sous la Révolution et sous l'Empire a fait du grand propriétaire un homme riche. Jusque vers 1880 il sera honoré et puissant. Mais les gens des hameaux économisent leur pain de seigle parce qu'il faut réduire la dépense. Au repas du soir, les « aïrols » (châtaignes séchées) remplacent le « cantel ». (pain de ménage déjà entamé).

On a coutume de dire que le chaulage, qui féconde les terres acides, a fait du Ségala un pays riche et qu'il a suffi de développer les moyens de transport à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et en particulier les voies ferrées, pour faire pénétrer partout les bienfaits de la chaux et l'aisance. Tout ceci est vrai, mais peut-on ramener au seul chaulage, c'est-à-dire à une technique, la révolution agricole du Ségala, sans perdre de vue le sens profond des transformations économiques et sociales qui se produisent de 1890 à 1930 dans le Ségala central ?

Il faut bien voir que le système d'exploitation antérieur à 1880 donnait satisfaction à une partie des ruraux, les pagès,

et que le reste de la population n'avait rien de mieux à faire que de le subir, en acceptant de vivre aux limites de la misère. Elle pouvait aussi s'expatrier en Argentine, en Languedoc, ou à Paris. Jusqu'au jour où, vers 1890, l'ancien mode de vie agricole du Ségala se révéla d'un rendement dérisoire par rapport à celui des régions voisines. Le vieux système agricole faisait faillite; les pagès eux-mêmes n'y trouvaient plus leur compte; il fallait chercher autre chose. Déjà quelques pionniers avaient expérimenté de nouvelles méthodes de culture et en particulier le chaulage. On les traitait d'utopistes; mais ils réussirent et, bon gré, mal gré il fallut les imiter. Ce fut alors que commença la révolution agricole.

### La crise de l'ancienne culture

Le problème qu'elle pose à l'historien est double. Il faut se demander d'abord pourquoi l'ancienne agriculture a brusquement tourné court et voir ensuite comment on a mis au point les nouvelles formes d'exploitation du sol. Si on a défriché les landes à partir de 1890, au lieu de continuer à y faire paître les moutons chers à François Fabié et à son père de Ginestous, c'est parce que l'élevage ovin a perdu rapidement de son intérêt dès 1875. L'arrivée des laines d'Australie, s'ajoutant à celles d'Argentine, l'engouement dans les villes, à Paris surtout, pour la viande de bœuf de qualité, ont démonétisé le mouton français en général et tout particulièrement celui du Ségala, médiocre producteur de laine et de viande. Il aurait fallu se tourner vers un élevage de rendement comme celui des brebis laitières. Mais à cette époque le Causse suffisait à la production du Roquefort.

La dépaissance des moutons s'alliait bien à la culture du seigle que l'on faisait sans grands frais dans les pacages, 2 ans sur 10. Vers 1900, le prix du seigle s'effondre parce que dans les villes et les bourgs on ne veut plus de pain gris. Le niveau de vie s'élève et les ouvriers peuvent acheter du pain blanc. Le maïs d'Argentine concurrence même le seigle pour l'élevage du bétail. Il faut donc que le cultivateur du Ségala remplace le seigle par le blé s'il veut « faire de l'argent ». Il est alors indispensable d'améliorer la terre des landes et des pacages; opération qui pourrait se faire progressivement avec de bonnes fumures, mais, il faut

renoncer justement au mouton qui ne rapporte plus; si on veut avoir d'autres producteurs de fumier, les vaches par exemple, dont les veaux se vendent bien, il faut, pour les nourrir pendant l'hiver, des fourrages artificiels qui ne peuvent prospérer que si les terres sont améliorées. Pour sortir de ce cercle vicieux, une solution radicale s'impose, onéreuse mais rapide, le chaulage. Il rendra possible la culture continue, sans jachère, du blé et des fourrages; il permettra de vendre du blé et des veaux qui payeront largement les frais du chaulage. Pour forcer les rendements on ajoutera bientôt des engrais chimiques : phosphates et scories.

Les pagès qui comprirent la nécessité de cette révolution se mirent à chauler et sauvèrent leur ferme de la ruine. Leur succès les fit saluer comme des champions de l'agriculture moderne. Les autres qui, par routine, ou faute de disponibilités financières, ne chaulèrent pas à temps, virent leurs revenus s'amenuiser et bientôt leurs propriétés, vendues en bloc ou à parcelles, tombèrent entre les mains des fervents de la révolution agricole.

### L'émigration et les machines

Il y a plus. Les petits champs, depuis longtemps cultivés et fumés des versants du Viaur, n'avaient pas tellement besoin d'être chaulés. Ici, l'obstacle était d'autre nature. Avec la ruine des industries rurales, cloutiers, tisserands, cordiers et façonniers de toute espèce, écrasés par la production en série des manufactures urbaines, quittèrent les campagnes. Leur départ fit disparaître la main d'œuvre bon marché des faucheurs et des moissonneurs. Il raréfia aussi les naissances. Vers 1900 le « prolétariat rural » ne se renouvelle plus et le prix du travail monte à la campagne. Il n'est plus possible de faire du blé dans des champs minuscules, que l'on travaille à la houe, que l'on moissonne à la faucille. Il faut adopter les méthodes de la grande culture : attelages et machines, brabants, faucheuses, moissonneuses, ou renoncer à produire du blé. On en arrive très vite à abandonner les villages de la vallée tandis que de nouvelles fermes sont créées sur le plateau au milieu des terres récemment conquises à la culture.

Le plus souvent d'ailleurs, étant donné le site des ha-

meaux aux têtes de vallon, il suffit « de se retourner ». On abandonne les champs en pente des versants et on améliore les terres du plateau. Il se fait, dans le village ou le hameau, une sélection rapide. Les petits exploitants qui n'ont de champs que sur les pentes seront éliminés en deux générations : la première, celle des propriétés à une paire de vaches, sombre avant 1914; la deuxième, celle des fermes à deux paires de vaches, disparaît vers 1930. Survivent et prospèrent ceux qui ont arrondi leur domaine du côté du plateau et qui ont participé à la révolution agricole. Il n'est pas rare de voir encore des propriétés grevées d'impôts élevés pour leurs friches des versants, tandis que les terres du plateau ne payent presque rien et portent de magnifiques récoltes. Les terres « de première » sont incultes, les « pâtus » de quatrième classe sont devenus des champs fertiles.

L'abandon des vallées et la fin de la petite culture vont de pair. Cette dernière a perdu vers 1900 l'une de ses plus précieuses ressources : le chanvre. Tout le système de la « toile de Rodez » s'est effondré. Les marchands de tissus du Bourg ont intérêt à commander leurs pièces de toile à Roubaix. Finis les tissages de Sauveterre, les quenouillées des fileuses de Calmont, les chenevières du Navech ou de Saint-Just. Sans le chanvre, les vallées ne peuvent continuer à nourrir leur population; elles se dépeuplent rapidement et les villages sont abandonnés : Castelmary Villelongue, les Planques se sont vidés complètement.

### La fin des châtaigniers

Leurs habitants auraient pu continuer à y vivre, de leur vie proche de la misère, s'ils avaient accepté de garder le niveau de vie de 1880 et leur nourriture de châtaignes. Cela se voit encore dans le Portugal du Nord qui ressemble à l'ancien Ségala. On y plante encore chaque année de jeunes châtaigniers par centaines. Dans notre région, les châtaigniers furent arrachés. On a dit qu'ils étaient morts de la maladie de l'encre. Ce n'est pas faux; comme tous les arbres, les châtaigniers eux aussi meurent de vieillesse ou de maladie. La vérité cependant, c'est qu'on a cessé d'en planter et qu'on a défriché les anciennes châtaigneraies chaque fois que le sol qu'elles occupaient était susceptible d'être

cultivé avec des machines. On a fait au châtaignier qui, pendant deux siècles, avait été l'arbre du Ségala, une guerre ouverte. Pourquoi? Il faut bien voir qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle on avait pratiqué un premier défrichement de la lande pour planter des châtaigniers; qu'on leur avait consacré de bons sites de terroir et qu'on labourait régulièrement le sol sous les arbres. Lorsque les Ségalis ont cessé de se nourrir de châtaignes, lorsque le maïs d'Argentine est arrivé à bas prix pour l'engraissement des porcs, on a arraché les châtaigniers qui ne rapportaient plus, qu'on ne cultivait plus et qui faisaient obstacle à la production du blé ou des pommes de terre, sur des sols de bonne qualité. La révolution agricole qui s'est faite contre la lande s'est faite aussi contre le châtaignier.

### La nouvelle culture

Elle ne pouvait triompher partout en même temps. Il est nécessaire de suivre ses progrès sur le terrain pour saisir les formes successives qu'elle adopte selon le moment. En simplifiant un peu, on pourrait dire qu'il y a eu deux époques dans la transformation agricole du Ségala. La première, qui va de 1890 à 1925, a été celle du blé et du trèfle. La nouvelle agriculture conquiert d'abord la région proche de Rodez et du Causse, à portée du terminus de la voie ferrée et des fours à chaux; en même temps elle gagnait les plateaux qui sont au Nord du Cérou vers Tanus, Lédergues et Pampelonne, jusque vers Naucelle; là aussi à proximité de la gare et des fours à chaux de Carmaux. A partir de 1902 avec la voie ferrée Carmaux-Rodez, elle progressa plus rapidement. Les deux zones de modernisation agricole se rejoignent vers la Mothe et Baraqueville. Cette première transformation du Ségala central, encore très localisée, doit beaucoup à la voie ferrée, bien qu'elle ait commencé 15 ou 20 ans avant la mise en service du Carmaux-Rodez (1902). Elle a comporté, avec l'emploi massif de la chaux, l'adoption, rapidement généralisée, du brabant et de la moissonneuse.

Cependant, le prix de vente du blé n'est pas toujours intéressant dans le Ségala. Vers 1910 et surtout à partir de 1930, il payait juste les frais, sauf pour les grandes exploitations où le prix de revient était plus bas. Dans beaucoup de fermes moyennes il ne représentait qu'un faible revenu. Il

## NAUCELLE-GARE

Tout est nouveau dans cette création de la révolution agricole et des voies modernes de communications. En haut, et à gauche, le très ancien domaine gallo-romain : Momeyrac sur une avancée du plateau qui domine les vallons du sud et ceux de l'ouest, ainsi que le terre-plein, où se dresse aujourd'hui Naucelle-ville. Un réseau de quatre chemins rattachait le domaine aux grands axes de la circulation générale, en particulier, à la vieille route Albi-Rodez (en bas et à droite).

Le premier changement au dessin ancien fut la double création des deux routes modernes : 1°) la nouvelle route royale, (au centre, avec deux rangées d'arbres) décalée vers l'ouest par rapport à l'ancienne ; 2°) la route Naucelle-le-Navech (de Figeac à Lodève) qui suivait le vallon, au sud de Momeyrac : d'où le nouveau carrefour et la première maison de Naucelle-gare : la *Baraque de Merlin* (à gauche de la route Nationale.)

Le deuxième changement fut provoqué par la construction de la voie ferrée, toujours sur les terres du domaine de Momeyrac. Deux quartiers d'affaires se développèrent, l'un sur la route, l'autre parallèle à la gare. La Baraque de Merlin devint alors Naucelle-gare. Le centre commercial se compléta par l'édification de trois quartiers de résidence, l'un sur la route du Navech (vers le sud-est), l'autre sur la route Nationale, au nord, le troisième sur la route de Naucelle (nord-ouest). Momeyrac reste en marge : grand domaine et hameau agricoles. Ainsi se juxtaposent le plus ancien centre d'habitat de la commune et le plus récent, avec deux systèmes vicinaux dont l'un, celui de Momeyrac, est tombé au rang de chemins de champs, tandis que l'autre, celui de Naucelle-gare, a une importance régionale.

Cliché de l'Institut Géographique National.



fallait faire porter tout l'effort sur l'élevage de veaux et par conséquent sur le trèfle et la luzerne qui nourrissent les vaches. Dans l'assolement il fallait donner, de plus en plus, la priorité aux cultures fourragères que l'on destine aux porcs, ou à la pomme de terre qui s'exporte.

### Le grand progrès

La deuxième période de la révolution agricole, qui s'amorce dès 1921, n'est déjà plus celle du blé. Elle est bien plus celle de la pomme de terre et de la polyculture au service de l'élevage des porcs. Ce changement de cultures s'opère d'ailleurs beaucoup plus vite dans les moyennes propriétés que dans les grandes. Les grands propriétaires ne sont plus que très rarement les pionniers de la nouvelle agriculture. Souvent ils imitent les exploitants moyens, devenus les plus actifs. Géographiquement, la révolution se poursuit dans la zone déjà transformée de Rodez à Carmaux. De plus elle attaque directement les régions moins évoluées de Cassagnes et de Rieuepeyroux, où la pomme de terre réussit à merveille. Les camions apparaissent à cette époque. Défavorisés au temps des chemins de fer, le Lagast et le pays de Rieuepeyroux obtiennent qu'un effort soit fait en leur faveur pour la construction des routes. Si la première période de la révolution agricole a été celle de la voie ferrée la deuxième est de plus en plus celle du camion.

La nouvelle offensive contre les landes et les châtaigneraies se fait toujours à l'aide du chaulage, mais, de plus en plus, on pratique une culture intensive à l'aide des engrais chimiques, phosphates et scories, que l'on n'hésite pas à employer à fortes doses. La conquête des dernières landes prend l'allure d'une colonisation en pays neuf. Les moutons ayant disparu déjà depuis quelque temps on n'avait plus le souvenir de l'ancienne utilité des terrains de parcours pour l'élevage. On avait l'impression, vers Baraqueville ou Colombiès, d'attaquer un sol jusque là stérile et d'ajouter des terres nouvelles au vieux patrimoine rural.

Il faut aller vers le Levézou pour saisir la différence. Là, une contre-offensive de protection de la lande a été menée indirectement par les sociétés fromagères de Roquefort, désireuses d'accroître leur industrie. Avant que les landes

n'aient été conquises par la culture, Roquefort a créé des laiteries et encouragé l'amélioration du troupeau ovin. On est passé du mouton à laine, devenu sans intérêt, à la brebis laitière qui est, comme on dit, « d'un gros rapport ». Il faut à ces brebis de bons fourrages et des rations. Il leur faut aussi des pacages et la lande, ou mieux, le vieux trèfle laissé en jachère pâturée, y suffisent. C'est pourquoi on peut voir, vers Arvieu ou le Pont de Salars, des terrains de parcours qui ont échappé à la révolution agricole, tandis que, vers Rieupeyroux, Castanet ou la Salvétat, la pomme de terre a conquis tout le pays.

Ce qui tend à donner aujourd'hui à l'économie du Ségala une certaine unité, malgré les différences locales, c'est l'élevage des porcs qui s'appuie indifféremment sur la production des céréales secondaires, les cultures de racines, le jeune trèfle et les sous-produits de laiterie.

### La montée du vignoble

La vigne a fait aussi sa propre révolution dans le Ségala. Elle était autrefois culture de vallée dans la région du Viaur et du Lézert. Culture bourgeoise aussi, qui se pratiquait pour le compte des notables de Naucelle, à la Serre; pour ceux de Sauveterre, sous les murs de la ville. Les « pagès » du plateau avaient aussi leurs vignes dans la vallée du Viaur au Sud, vers Clairvaux et Marcillac au Nord. Il n'était pas rare qu'un grand propriétaire tirât son vin d'une vigne située à une bonne nuit de voiture de chez lui, c'est à-dire à 35 ou 40 km.

Ce passé est révolu. Les murettes de la vallée du Viaur sont abandonnées; les cépages français greffés sur plant américain sont morts; les vieilles vignes, cultivées à la pioche dans les ravins, ont été envahies par les genêts ou les ronces. De nouvelles vignes sont établies sur le bord du plateau. On veut pouvoir les labourer; il faut qu'on puisse faire passer entre les rangées de ceps une sulfateuse à cheval. Ce sont des hybrides producteurs directs que l'on cultive. Ils sont robustes et à gros rendement. Leur vin est destiné au moyen propriétaire qui, en plantant sa vigne, n'a songé qu'à sa propre cave.

Cependant la vigne envahit peu à peu tout le Bas-Sé-

gala. Elle vient s'ajouter aux autres cultures. Il ne s'agit d'abord que d'une production familiale, mais très vite, on peut avoir quelques barriques à vendre et bien des communes, de part et d'autre du Viaur, pourraient aujourd'hui se suffire en vin et même en exporter. Le paysan du Bas-Ségala est devenu un vigneron et il est fier de vous offrir un vin souvent fort honorable.

Le Haut-Ségala n'a pas de vignes, mais il a les pommes de terre. En se spécialisant dans cette production, il a fait depuis dix ans de meilleures affaires que le Bas-Ségala. On y a bu autant de vin et le pays s'est équipé beaucoup plus rapidement : il a plus de tracteurs, et les maisons se sont davantage modernisées.

## LA NOUVELLE GEOGRAPHIE DU SEGALA

Les transformations sociales qui ont provoqué et suivi la révolution agricole sont profondes. Elles ont changé radicalement la structure agraire et le semis de peuplement du Ségala. Beaucoup de grandes propriétés, héritières d'un long passé, ont capitulé, faute d'avoir fait à temps leur modernisation. De même, les très petites propriétés ont presque toutes disparu. La ferme moyenne de 15 à 35 hectares représente à l'heure actuelle la bonne formule. Les villages et hameaux se sont vidés de leurs anciens gagne-petit, artisans et ouvriers à façon de toute sorte. Il ne reste que des cultivateurs.

### Liquidation du surpeuplement rural

Peut-on parler, au sujet de l'émigration qui a sévi dans le Ségala depuis 80 ans, de désertion des campagnes et d'exode rural? Oui, si on prend les chiffres globaux qui indiquent un fléchissement important du taux de peuplement. Oui encore, si on considère les villages abandonnés de la vallée du Viaur. Non, par contre, si on distingue exode rural et exode agricole. Quel critère adopter? Celui de la surface cultivée, du rendement du sol, de la valeur en poids et en qualité de la production. Nul ne contestera que le Ségala central est mieux cultivé qu'autrefois et qu'il produit en temps normal dix fois plus de biens consommables qu'en 1850. Ce n'est donc pas désertion des campagnes qu'il faut dire, mais liquidation de l'excédent d'une population devenue beaucoup trop nombreuse à l'époque de l'industrie rurale et des châtaignes, entre 1720 et 1860. Qui pourrait s'en plaindre? Les rentiers du sol qui, jusqu'à la fin du XIX<sup>me</sup>

siècle, trouvaient autour de leurs grandes fermes, dans les villages surpeuplés, une main d'œuvre trop bon marché. Ils avaient, au XIX<sup>me</sup> siècle, pris des habitudes de quiétude que le monde moderne ne respecte guère. Ils ont été éliminés depuis qu'ils ont perdu le contrôle de ceux qui travaillaient pour eux. La terre aujourd'hui ne produit que pour celui qui la cultive, et à condition qu'il ait des machines pour la cultiver. Si demain le tracteur s'impose, c'est 40 à 60 ha qu'il faudra à chaque famille au lieu de 15 à 30. Il y aura encore dépopulation. Il n'y aura pas désertion du Ségala, du moins, peut-on l'espérer.

### Un pays qui construit

La preuve évidente que le Ségala ne meurt pas, bien au contraire, c'est qu'il construit. La révolution agricole a engendré une fièvre de construction qui n'est pas encore tombée. On lui doit les belles granges à ardoises bleues et aussi, un peu moins nombreuses, les maisons modernisées qui se dressent un peu partout sur les plateaux. On lui doit les fermes nouvelles aux noms modernes qui se succèdent le long des routes du haut Ségala : Marengo, Tunis, Bizerte, près de Baraqueville. On lui doit surtout les villes neuves qui ont poussé depuis 60 ans aux carrefours des routes ou près des gares du Ségala.

Villes neuves, qui sont toutes sur le plateau. La tradition des sauvetés et des bastides des XII<sup>me</sup> et XIII<sup>me</sup> siècles est réparée. Si ce n'est pas le roi, le comte ou l'abbé qui ont décidé du choix de leur emplacement, c'est toujours la volonté de quelques hommes, ingénieurs des Ponts et Chaussées du XVIII<sup>me</sup> siècle, traçant les routes royales, ou ingénieurs des voies ferrées construisant le Carmaux-Rodez à la fin du XIX<sup>me</sup> siècle. Non pas volonté consciente, car ils n'ont rien fait pour favoriser le développement des campagnes et ils méprisaient les villages et bourgs du Ségala. Mais plutôt action indirecte : leur œuvre, extra-régionale dans son principe, a eu pourtant une influence décisive sur la localisation des villes neuves et sur le développement de la révolution agricole.

Rappelons que les ingénieurs de l'Intendant de Montauban tracèrent les deux routes, Villefranche-Millau et Albi-Rodez sans égards pour le pays traversé. Ils abandonnèrent

l'ancien chemin de Labastide l'Evêque, s'écartèrent de Rieupeyroux et rectifièrent un ancien tracé, à la hauteur de Naucelle, sans faire passer la nouvelle route par cette ville. Leur excuse était de penser que la route ne pouvait servir aux paysans de leur temps. Mais les ingénieurs de la voie ferrée Carmaux - Rodez savaient, eux, que les voies ferrées étaient utiles à l'économie locale. Ils le savaient même un peu trop, puisqu'ils pensaient que la voie ferrée n'avait pas besoin d'aller au devant des bourgs et des villes de la région, l'expérience ayant montré que les villes allaient à la voie ferrée (Capdenac). On les avait obligés à desservir les sous-préfectures au temps du plan Freycinet (Espalion); ils se vengèrent en laissant à côté les chefs-lieux de canton du Ségala.

Pour le Carmaux-Rodez, ils travaillèrent sur les minutes de la carte d'Etat-Major; cartes muettes où il n'y a que des courbes de niveau. Leur grande idée ce fut le viaduc du Viaur, qui leur permettait d'avoir une voie ferrée de plateau sans travaux d'art, sur des terrains bon marché, avec seulement deux raccords délicats aux extrémités, à Carmaux et à Rodez. Quant au but de la voie ferrée, il était bien au-dessus des intérêts locaux. Il s'agissait d'une liaison directe Toulouse-Lyon à travers le Massif Central. Tant pis si la voie ferrée faisait double emploi avec la route nationale, si une station, Rancillac, était placée dans un secteur vide d'habitants; une seule chose comptait : la logique du tracé. Quand il fut mis au point, ce fut un jeu pour les techniciens, que de renvoyer dos à dos les villes et les villages des environs qui se jalouaient et réclamaient, qui une gare, qui une station, qui un changement de tracé. Ils n'écouterent personne et n'en firent qu'à leur guise.

La voie ferrée fut construite (1902) et son destin fut tout autre que ne l'avaient imaginé les ingénieurs. Il n'y eut jamais de Toulouse-Lyon, mais la ligne Carmaux-Rodez fut mise en service à point nommé pour accélérer la révolution agricole du Ségala.

### La grande chance du Ségala : le Viaduc du Viaur

Quel malheur si les ingénieurs avaient été, vers 1890, plus férus de tunnels que de viaducs! Ils auraient construit un Carmaux-Rodez de vallée par le Céret-Céroc, le Viaur et

la Nause, puis la Briane, avec deux grands tunnels sous Tanus et sous Ceignac. La voie ferrée aurait été parfaitement inutile; elle serait aujourd'hui abandonnée. L'idée du Viaduc du Viaur fut une fortune pour le Ségala. Le prestige de la Tour Eiffel, dont la réussite autorisait toutes les hardieses de la construction métallique, rendit au Ségala un service qu'il ignore. La Primaube, Tanus, Naucelle-gare doivent au Viaduc du Viaur d'exister. Sans lui, Baraqueville ne serait peut-être encore que la Baraque de Fraysse.

Cette procession de villes neuves, qui accompagne la route et la voie ferrée Carmaux-Rodez, a polarisé les effets les plus visibles de la révolution agricole première manière. Mais pour la plupart de ces villes-gares, le succès n'a pas été épuisé avec le ralentissement du trafic ferroviaire et la concurrence des camions ou des autobus. Villes-carrefours, elles ont continué à prospérer sur la route, en marge de la voie ferrée.

### Les villes neuves

La Primaube fut d'abord la gare de tout le pays de Casagnes et de Pont de Salars que drainaient les routes 602 et 111. Trop proche de Rodez (8 km.) pour être un centre commercial autonome, elle ne réussit pas à créer de grandes foires. Sa fortune menaça de sombrer lorsque la gare déclina vers 1932. Mais, de plus en plus, avec l'automobile, la Primaube devient une banlieue avancée du chef-lieu prospère qu'est Rodez. Le premier carrefour routier de la Primaube, le plus rapproché de Rodez, vide naguère, s'urbanise aujourd'hui et supplantera peut-être un jour le quartier de la gare.

Baraqueville, à 19 km. de Rodez, a plus d'indépendance vis-à-vis du chef-lieu. Les foires mensuelles y ont un succès qui va croissant. C'est vraiment la ville-neuve type du Ségala, la plus forte création de la révolution agricole. Le carrefour des Nationales 111 et 88 était autrefois au milieu d'un désert. Vors et Carcenac se tournaient le dos aux dernières têtes de vallon, à deux kilomètres de là. Aujourd'hui, le pays gros producteur de pommes de terre, équipé de neuf, suit le progrès agricole de très près et Baraqueville est toujours à l'avant-garde des modernisations les plus hardies. Le silo, adossé à la butte de la Garde, y symbolise, aujourd'hui, pour

tout le Ségala qui l'aperçoit de 50 km, la révolution agricole. Le site de Baraqueville est celui d'un grand carrefour, non d'une gare. Il faillit y avoir dualité et conflit entre Carcenac-gare et Baraqueville. Le carrefour l'emporta. La gare était mal placée, à l'étroit sur une pente trop rapide. Dès 1932 elle renonça à se poser en rivale de Baraqueville. Une seule faiblesse pour cette ville-neuve : son impuissance administrative. Elle est partagée entre deux communes, entre deux cantons. On cherche une solution.

A Naucelle, au contraire, l'unité administrative empêcha le conflit entre la ville neuve : Naucelle-gare, et la vieille sauveté du XII<sup>me</sup> siècle : Naucelle-ville, distantes de 2km. Naucelle a eu raison de tous les avatars que lui firent subir le sénéchal qui créa Sauveterre et les ingénieurs qui lui refusèrent la route royale, puis la voie ferrée. La position de Naucelle est sans rivale dans le cadre local. Elle commande les chemins de toutes les vallées et de tous les plateaux voisins, d'où sa supériorité sur Sauveterre et le succès extraordinaire de ses foires. Mais si l'on veut seulement traverser le pays en évitant les vallées, le site de la Baraque de Merlin et de Naucelle-gare est plus avantageux. C'est une étape sur un grand chemin, tandis que Naucelle-ville est le centre d'une région. La combinaison des deux éléments fait de Naucelle la capitale du Ségala Central.

La Cabane de Tanus est comme une sœur de Baraqueville par son autonomie et ses foires. Mais ici, le carrefour et la gare sont étroitement juxtaposés comme à la Primaube. De plus, la paroisse, la commune, le nom même de Tanus sont montés des bords du Viaur vers l'ancienne Cabane devenue la ville neuve. Tanus n'a cependant pas l'importance de Baraqueville. Il n'a sous son influence qu'un demi-terroir : la gorge du Viaur coupe la ville neuve de tout le pays qui est au Nord; les deux montagnes de Fournials et de Rouet ont protégé Pampelonne et Lédergues du pouvoir d'attraction de la ville-gare; les Farguettes, qui sont comme un relais vers Carmaux, lui font concurrence. Et puis le pays n'est pas aussi neuf qu'à Baraqueville. Il n'a pas eu besoin de s'équiper aussi complètement et aussi vite. Il y a eu moins de hardiesse dans les réalisations, moins de puissance créatrice. C'est seulement les jours de foire que Tanus se révèle presque l'égal de Naucelle ou de Baraqueville.

### La renaissance des vieux bourgs

La révolution agricole deuxième manière, n'a pas suscité de villes neuves. Le plateau avait déjà les bastides et les sauvetés. Presque trop nombreuses, on l'a vu. Les routes, d'intérêt local, n'ayant pas été sensiblement modifiées dans leur tracé pendant la révolution agricole, il n'y a pas eu de créations urbaines nouvelles. Parmi les anciennes, trois ont prospéré à l'époque du camion et font aujourd'hui une sérieuse concurrence aux villes neuves de la voie ferrée; ce sont : Cassagnes, Réquista et Rieupeyroux.

Cassagnes, à l'étroit dans la vallée du Céor, paraissait condamnée à végéter. La Primaube, avec sa gare, attirait le trafic vers le Nord et à 5 km. à l'Est, Salmiech gardait de l'importance par ses relations avec le Lagast et ses foires. Pourtant, lorsque le grand effort de la colonisation agricole se fut porté vers les plateaux du Céor, Cassagnes, grâce aux camions, reconquit son autonomie à l'égard de la Primaube. Salmiech, par contre, à l'écart de la grande route Nord-Sud, déclina. Les foires de Cassagnes prirent de l'importance et la vieille bastide royale se réveilla. Elle manque de place pour construire ses immeubles et élargir ses foirails. Aujourd'hui, son site n'est pas à la hauteur des progrès qu'elle a faits depuis 20 ans.

Réquista, au contraire, tire, à l'heure actuelle, tous les avantages du choix heureux de son emplacement. Elle est à l'aise sur son large plateau. A l'époque des camions, la ville a pu grandir en dilatant simplement le cadre que lui avait donné le Comte de Rodez. Elle a l'unité de site de Tanus avec un rayonnement plus grand, une action plus importante sur un pays qui, vers l'Hôpital-Bellegarde, avait besoin de s'équiper. De Naucelle, elle a l'autonomie administrative et, s'il lui manque la gare, elle n'a pas eu à craindre le dédoublement urbain. Elle représente le type de la vieille cité endormie qui s'est éveillée et a grandi sans effort sous l'impulsion de la révolution agricole.

Rieupeyroux tient de Naucelle et de Baraqueville. De la première, le vieux bourg de Saint-Martial a l'autonomie administrative et le vieux passé. Mais le site primitif, à l'abri dans le creux du vallon, près de la source du Griffoul, était à l'écart de la voie de passage du plateau. Il a fallu comme à Naucelle, construire sur la route nationale un nou-

veau quartier; la distance n'est ici que de 500 m. et déjà les deux noyaux urbains se rejoignent. De Baraqueville, Rieupeyroux a eu la brillante fonction. Centre de conquête et de colonisation dans un pays de landes, il a bénéficié de tout l'effort de mise en valeur régionale qu'il dirigeait. Avec 20 ans de retard sur Baraqueville, mais avec autant de hardiesse, Rieupeyroux, à l'époque du camion, a su tirer parti de la révolution agricole du Haut Ségala. A 19 km. de Baraqueville, à 22 km. de Villefranche, il n'a pas de concurrents directs et son originalité est aujourd'hui de juxtaposer le plus vieux bourg du Ségala et le plus jeune.

La rançon de la prospérité de Rieupeyroux, c'est la stagnation de la Salvetat, qui se trouve placée entre deux centres très actifs : Bourgnougnac au Sud et Rieupeyroux au Nord, dans une région où la profondeur des vallées rend très difficiles les relations avec l'Est et l'Ouest. La Salvetat, dont le site est bien choisi, a perdu sa chance, pendant la première phase de la révolution agricole, faute de gare et, au cours de la deuxième, il lui a manqué d'avoir un pays aussi neuf que celui de Rieupeyroux à mettre en valeur.

Sauveterre, Pampelonne, la Selve sont restées tout à fait à l'écart pendant que le pays se transformait autour d'elles. La voie ferrée qui suscita Tanus et Naucelle-gare fit du tort à Pampelonne et à Sauveterre. L'occasion perdue ne s'est plus représentée. Avec les camions, c'est encore Naucelle et Tanus qui ont drainé le trafic grâce à la Nationale 88. La Selve a réuni tous les inconvénients d'un site de vallée à l'étroit et d'une position médiocre entre Réquista et Casagnes. La ville des Templiers est la plus endormie du vieux Ségala.

### Du passé au présent

Aujourd'hui, les oppositions s'accusent entre ce qui est du passé et appartient à l'histoire et ce qui participe au renouveau économique du pays. Si on veut se pencher sur le passé, il faut aller dans ce musée extraordinaire qu'est la vallée du Viaur : vieux prieurés comme Sermur ou les Planques, vieux châteaux de Thuriès, de Mirandol, de Roumégon, et aussi vestiges de l'économie ancienne dans les petits champs abandonnés de Villelongue, de Castelmary sur le Lézert, de Canitrot sur la Nauze. A la Selve ou à Sauveterre

le passé est presque intact. Il faudrait faire de la bastide royale de Sauveterre un Carcassonne du Rouergue, mais nous sommes trop riches de vieilles pierres et les dévouements régionaux ne suffisent pas.

L'intérêt se porte vers les villes neuves où passe toute la circulation. Baraqueville, plus originale que la Primaube ou Tanus parmi les nouvelles cités, a l'avantage d'une position d'altitude unique (812 m.) tout en ayant les plus grandes facilités de relations. Elle pourrait revendiquer un rôle de centre climatique et de séjour d'été. De la ville neuve, les touristes iraient voir Sauveterre, Sermur ou Calmont. Mais Baraqueville, tout entière à son œuvre de mise en valeur du pays, a négligé de créer un cadre urbain. Pourquoi n'y a-t-il pas eu sur les puechs voisins quelques réserves que l'on aurait boisées? Pourquoi la ville a-t-elle poussé dans le désordre le plus incohérent? Il aurait fallu prévoir. Il faudra peut-être recommencer.

La synthèse du passé et du présent se fait à Rieupeyroux et à Naucelle. La cité de Saint-Martial de Limoges est encore étonnée de son propre réveil, mais on peut lui faire confiance. Elle se montre capable de sauvegarder son passé et d'assimiler en même temps les éléments nouveaux que sa fortune récente fait apparaître. Naucelle est déjà plus fermement assise. La première fièvre de la révolution agricole est passée. Le travail de modernisation se poursuit. Choisie pour être le centre économique du Ségala, au début de la grande période de prospérité du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle, Naucelle fut aussi à l'avant-garde des transformations économiques qui ont renouvelé toute la vie du pays. Elle allie heureusement un passé prestigieux et une richesse récente. Elle touche de très près à Bonnetcombe et au Viaduc du Viaur. Sur ses vieilles assises, le clocher élancé de Saint-Martin préside aux destins du Ségala.